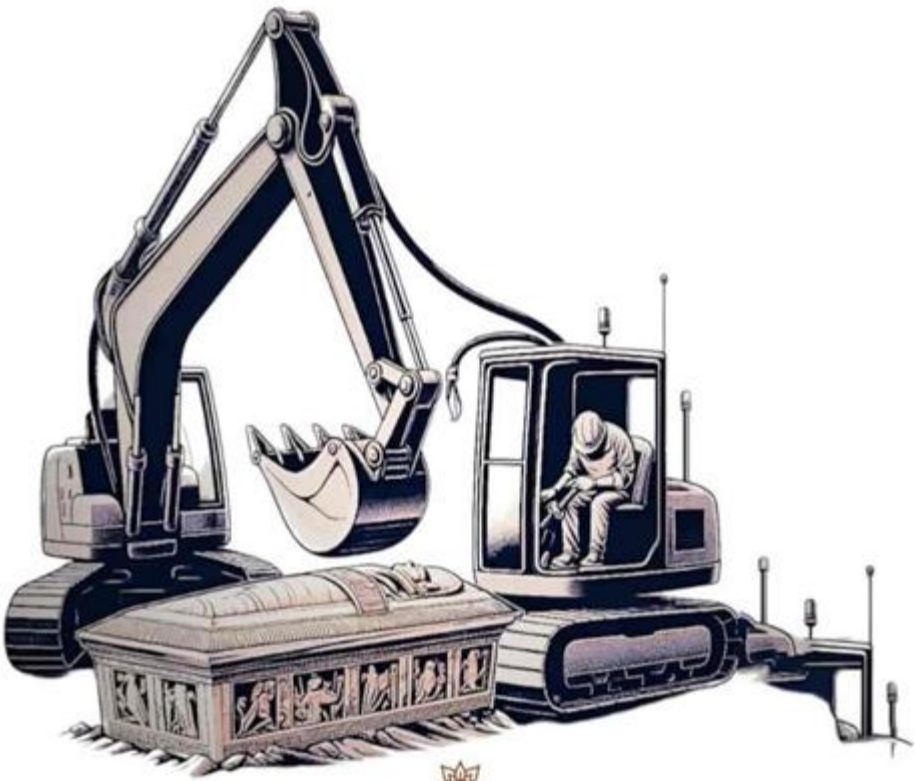
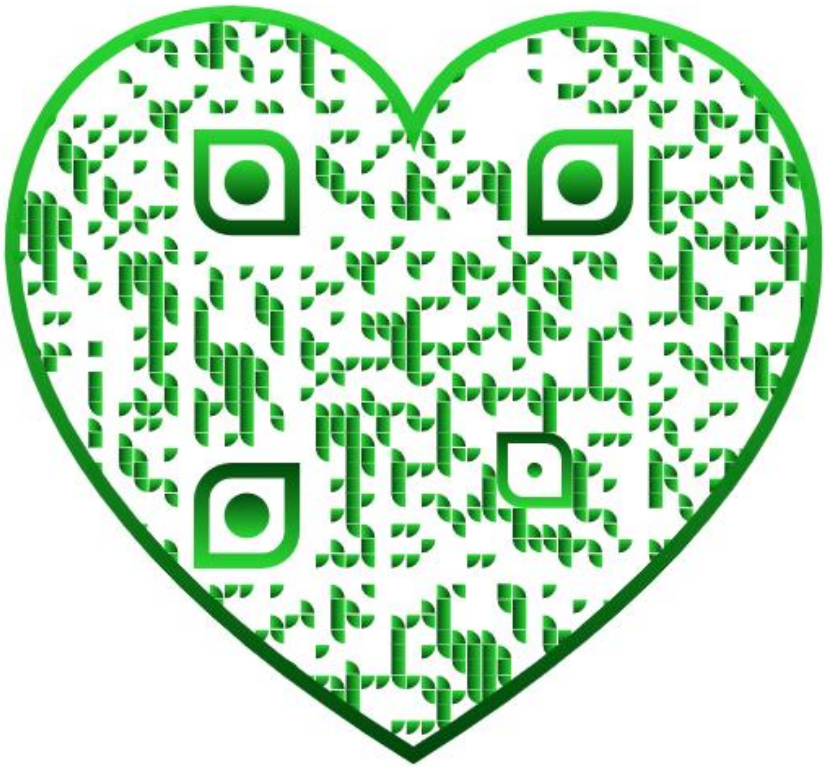
LES FANTÔMES DU SARCOPHAGE

FRANÇOIS-DOMINIQUE CHAUVIN

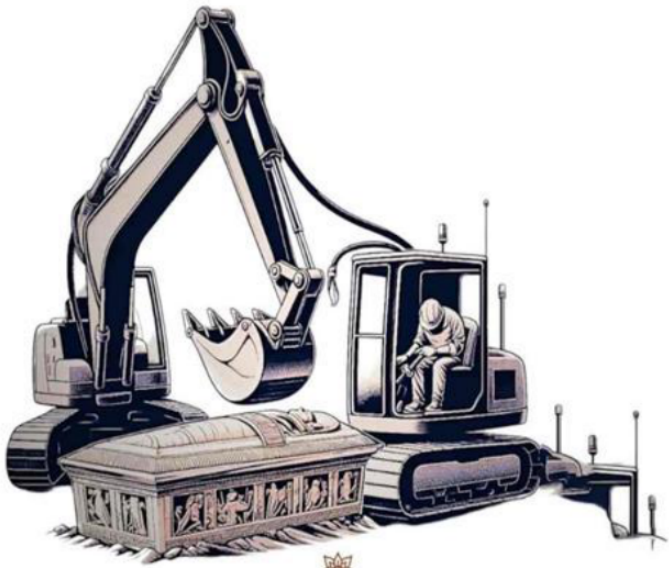


LE LYS BLEU
ÉDITIONS



LES FANTÔMES DU SARCOPHAGE

FRANÇOIS-DOMINIQUE CHAUVIN



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

François-Dominique Chauvin

Les fantômes du sarcophage

Roman

LE LYS BLEU
ÉDITIONS

© Lys Bleu Éditions – François-Dominique Chauvin
ISBN : 979-10-422-2492-9
Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Une drôle de nouvelle

Ce matin-là, Vladimir Rosset, commissaire de police, reçoit un étrange coup de fil, on vient de découvrir un sarcophage dans une maison en démolition ! Les travaux venaient de débuter et les premiers coups de pelleteuse firent apparaître cette étrange trouvaille.

Le chantier se trouve sur les hauteurs de la ville. Ce quartier est devenu insalubre au cours des années. Ce sont essentiellement de vieilles maisons individuelles qui couvrent le terrain. Ce lieu a toujours été un endroit où la pauvreté régnait, mais la solidarité des habitants entre eux était bien réelle. Depuis le Moyen Âge, ce quartier se tenait un peu à l'écart des autres, du fait des remparts qui le coupaient du reste de la cité. Puis au fur et à mesure des siècles, la misère s'installa, isolant un peu plus les habitants. Les règlements de compte et l'insécurité augmentant, la commune avait décidé de réhabiliter certains bâtiments. D'autres, tombant en ruine, devaient être rasés, pour en faire des logements sociaux. Les déménagements des quelques personnes restant avaient été assurés par la municipalité.

Les travaux de démolition mirent au grand jour un sarcophage déposé dans la cave d'une maison. Le bâtiment se situe dans une ruelle nommée Montée Cassandre.

La police scientifique a envahi les lieux et a procédé aux premières investigations.

Arrivé sur place, Rosset se faufile parmi les gravats pour accéder à la trouvaille.

L'objet se présente comme une grosse cuve de calcaire. On distingue bien le couvercle, richement décoré de motifs égyptiens qui ont bien résisté aux agressions du temps.

Très rapidement, les techniciens s'aperçoivent que le sarcophage se trouve dans un local qui avait été obturé, personne ne pouvait y accéder, sinon en détruisant un mur. Un examen au Luminol montre la présence sur le sol de nombreuses taches de sang.

Comment un tel objet pouvait-il se trouver dans cette ville de province, loin de toute civilisation égyptienne ?

Le commissaire décide de faire appel au conservateur du musée de la ville qu'il connaît bien et lui téléphone pour lui demander son avis.

— Salut, Jérôme, c'est Vladimir à l'appareil. Je me permets de t'appeler pour une bien étrange affaire. On a retrouvé les vestiges d'un sarcophage dans la cave d'une maison et j'aurai besoin d'un éclairage spécialisé pour avancer dans l'enquête.

— Je connais très bien un égyptologue. Envoie-moi les photos que je lui transmettrai ainsi que tes coordonnées. Il pourra te donner rapidement ses premières constatations.

L'information s'est très vite propagée ! Un sarcophage en pleine ville ! Les réseaux sociaux se sont emparés de l'événement, car le cercueil contiendrait des virus mortels comme celui de Toutankhamon ! Dès son ouverture, la population sera en danger ! La preuve ! Ceux qui ont découvert celui du pharaon sont tous morts précocement.

La presse et la télévision ont déjà envahi la cité et les journalistes font le siège du commissariat afin de récupérer des informations. Le commissaire Rosset s'était fait connaître lors de l'arrestation d'un tueur en série qui avait effrayé la population. Il avait à cette occasion connu les honneurs de la presse ainsi qu'une belle notoriété auprès de la police. Sa hiérarchie lui avait proposé une promotion à Paris au 36 quai des Orfèvres, qu'il avait poliment refusé.

Ce qui le liait à sa ville, lui qui n'avait ni femme ni enfant, c'était une vieille tante qui s'était occupée de lui pendant sa jeunesse. Ses parents avaient disparu tragiquement dans un accident de chemin de fer. Le convoi s'était emballé dans une descente, ce qui avait provoqué la mort de plus de 400 passagers.

À la suite de ce drame, le petit Vladimir s'était retrouvé seul. Sa tante lui avait alors servi de maman, ce qu'il n'oubliera jamais.

Lors de la conférence de presse, Rosset reste fidèle à ses habitudes. Il répète ce que tout le monde sait. Il ajoute simplement qu'un spécialiste de l'égyptologie allait venir les rejoindre.

Une grue était intervenue pour sortir le sarcophage de la cave et celui-ci avait été entreposé dans une salle mortuaire de l'hôpital, la ville n'ayant pas d'institut médico-légal.

En attendant son spécialiste, Rosset commence à se demander à qui pouvait bien appartenir cette maison.

Les services fiscaux devraient pouvoir lui répondre à la condition que les anciens propriétaires aient payé les taxes au cadastre.

À l'époque, ceux-ci n'étaient pas informatisés. Il faudrait donc consulter dans les archives et cela pourrait prendre un peu de temps.

Il aura peut-être plus de chance en se renseignant auprès du promoteur qui réalise le futur projet en collaboration avec la région.

Son secrétariat lui transmet alors les différents actes de vente. La plupart des maisons appartenaient à la commune. En effet les biens immobiliers n'ayant pas été revendiqués lors de différentes successions sont légués par la loi, au bout de trente ans, à la commune et, si celle-ci n'en veut pas, à l'état.

D'autres maisons appartenaient à des propriétaires que les services fiscaux ne purent retrouver, les archives papier ayant disparu dans un

incendie. C'est ainsi que la ville apparaissait comme seule venderesse.

La police scientifique poursuivant ses investigations avait cassé le muret qui obstruait la cave et avait découvert une autre pièce dont le sol était déformé par des monticules de terre. Il y avait beaucoup d'humidité, du fait de la destruction partielle du toit. Les pluies avaient gagné cette partie de la maison, raviné le sol et inondé à de nombreuses reprises ce local.

En creusant ces amas de terre, les techniciens découvrirent une véritable nécropole, de nombreux squelettes ainsi qu'un cercueil en plomb.

Rosset se décide à appeler, vu le nombre de dépouilles découvertes, un ami à l'institut médico-légal de Paris pour lui demander des renforts.

Revenant sur les lieux, le médecin légiste lui confirme la présence de cinq squelettes. En observant les os, il a pu établir que ces dépouilles étaient celles de jeunes femmes, vu la forme des bassins. Le corps dans le cercueil plombé se trouvait dans un état momifié. Il sera en mesure d'en dire plus après autopsie. Rosset le rassure en l'informant qu'un confrère du médico-légal viendrait le seconder.

Les médias se sont emparés de l'événement et les plus folles divagations s'étalent sur les réseaux sociaux étayés pas des pseudo spécialistes.

L'arrivée de l'égyptologue n'éclaircit pas l'enquête. Il y a quelque chose qui cloche. « Il est nécessaire, dit-il, que je puisse examiner ce sarcophage pour finaliser mes conclusions. »

Tout en contemplant ce quartier en démolition, qui avait compté dans l'histoire de cette ville et qui allait disparaître à jamais, il pense soudain à sa vieille tante qui l'avait habité !

Cette femme, Florina Papin est la sœur de sa maman, une grande et belle femme de 1,7 m environ, des yeux bleus perçants, brune avec toujours un chignon tiré en arrière.

Sa famille était originaire du Dauphiné. Au mariage de sa sœur avec Adrien Rosset, le père de Vladimir, elle les avait rejoints. Adrien, typographe de son métier, l'avait recommandée à l'imprimerie où il travaillait, et son patron qui avait toute confiance en lui l'avait embauchée. Comptable de formation, il était rare de voir une femme chef de service, mais sa personnalité bien trempée avait fait en sorte que personne n'avait osé critiquer sa nomination.

Pensionnaire dans une maison de retraite, Fiorina gardait une certaine autonomie, faisant un peu de cuisine dans son studio, et profitant, selon ses besoins des avantages proposés par la résidence.

Passant très souvent la visiter, elle ne fut pas étonnée de voir son neveu.

— Vladimir ! que me vaut le plaisir de ta visite ?

— Je viens faire marcher ta mémoire. Te souviens-tu de la montée Cassandre ?

— Bien évidemment ! C'est la rue où il y avait une épicerie et un cordonnier.

— As-tu entendu parler du sarcophage que l'on y a découvert ? C'est dans cette rue que les ouvriers l'ont trouvé. Je me suis renseigné. Cela correspond au numéro 5, une petite maison individuelle. Te souviendrais-tu à qui elle aurait pu appartenir ?

— Laisse-moi réfléchir un peu. À l'angle de la montée, il y avait la maison de Mme Prichard, couturière à domicile, puis l'épicerie Michelland. À côté, c'était la maison des Millions, en face celle du cordonnier. Il s'appelait Sabot ! pour un cordonnier, c'était amusant ! C'est donc bien la maison Million au 5.

— Te souviendrais-tu de ce qu'ils sont devenus ?

— Le père Million était tanneur. À cette époque ils étaient nombreux à exercer ce métier dans le quartier et c'est d'ailleurs beaucoup plus tard que l'on s'aperçut que les déchets des tanneries déversées dans le ruisseau avaient certainement déclenché des maladies. Pour en revenir à Million, il vivotait plus ou moins bien de son métier. Son fils Jean, ayant entendu parler de Savoyards qui avaient fait fortune en Argentine, avait décidé de partir là-bas. Grâce aux cuirs des bœufs argentins, il fit fortune, en fit profiter sa famille qui, juste avant la Deuxième Guerre mondiale, quitta le quartier pour aller habiter dans un appartement cossu du centre-ville.

La famille conserva la maison et je me souviens qu'elle avait été louée à un monsieur dénommé Gaudin Lucas. Tu as l'air surpris par la précision de mes souvenirs, mais figure toi que cet homme fit parler de lui d'une triste manière. Dès l'invasion allemande, il collabora avec l'occupant et devint même chef de la milice locale. Puis il disparut juste avant la capitulation allemande.

Des rumeurs circulaient comme quoi il se serait caché dans un monastère en Chartreuse, mais les différentes visites de la police ne donnèrent rien.

— D'autres locataires seraient-ils venus après-guerre ?

— Grand Dieu non ! Personne ne voulait habiter cette maison après le passage de cette ordure ! elle est restée vide jusqu'à nos jours et comme la famille renonçât à l'entretenir, elle tombât à l'abandon.

L'égyptologue Jacques Meunier est enfin arrivé. C'est une sommité qui se présente ! Cet homme a écrit de nombreux ouvrages, en particulier un livre qui avait fait couler beaucoup d'encre chez les initiés s'intitulant :

Légendes et Vérités des momies de l'ancienne Égypte.

Rosset l'invite à se rendre rapidement auprès de l'objet de l'enquête, le sarcophage.

Il s'approche du cercueil et après un rapide aperçu lui dit :

— Ce n'est qu'une reproduction. La suspicion m'est venue dès que j'ai vu les photos. Les hiéroglyphes, les symboles sont mélangés. Je m'explique :

Certains signes sont de la dynastie thinite, d'autres correspondent à l'ancien empire. Jamais un scribe n'aurait fait un tel amalgame ! Ce n'est qu'un fac-similé. D'autre part les décorations qui ornent le tombeau ne sont pas peintes à base de pigments naturels. Par exemple, ce noir n'est pas du noir de carbone, mais vraisemblablement de la peinture d'origine chimique, idem pour ces bleus qui ne sont pas des mélanges de cuivre et de calcaires, mais bien un dérivé chimique contemporain.

Jacques Meunier s'étant prononcé, les légistes peuvent alors ouvrir le sarcophage sans crainte de trouver une véritable antiquité.

Les médecins font glisser le couvercle avec difficultés, celui-ci faisant un poids respectable.

Ils découvrent à l'intérieur le corps d'un homme en bonne conservation, de taille moyenne, habillé d'un costume sombre, d'une chemise blanche et d'une cravate. Ses cheveux sont bruns, sa peau est noircie et on distingue bien les poils de la barbe.

L'autopsie va certainement révéler d'autres énigmes.

Les premiers secrets

Les médecins commencent par le cadavre du sarcophage.

Il s'agit d'un individu d'environ 50 ans, de taille moyenne 1m75 environ, de type européen avec une fine moustache. Ce mort avait été embaumé, ce qui explique sa bonne conservation. La surprise vient de la technique de momification, les organes étant toujours en place, mais comme desséchés, ce qui n'a rien à voir avec la technique égyptienne qui elle enlevait les organes.

Un des légistes fait part de son étonnement en découvrant que cet homme se trouvait en phase terminale d'un cancer de l'estomac, mais que ce n'était pas la cause de sa mort. En effet, à l'analyse, le médecin s'est aperçu qu'il avait fait une réaction hémolytique due à une incompatibilité de sang transfusé, en clair qu'il avait subi des transfusions sanguines incompatibles avec son propre groupe sanguin !

À l'examen de ses habits, on peut penser qu'ils datent des années 40. Le costume a été taillé sur mesure chez un tailleur de la ville, l'étiquette montrant encore le nom du couturier, la Maison Zimmerman.

Cette personne avait des moyens, car ce n'était pas à la portée de tout le monde, de pouvoir se faire faire un costume sur mesure.

Quant aux autres dépouilles, les autopsies sont en cours. Les médecins confirment qu'il s'agit de jeunes femmes entre 15 et 30 ans.

Rosset, faisant le bilan de toutes ces découvertes, voit dans quelles directions lancer ses recherches au sujet de disparitions de jeunes femmes dans les années 40.

Il envoie l'un de ses inspecteurs auprès du journal local pour éplucher les archives de cette période et voir s'il y a eu des articles concernant la recherche de jeunes femmes dans la région.

En attendant, il a l'idée de faire appel de nouveau aux souvenirs de sa tante, ses anecdotes pouvant peut-être l'éclairer.

La vieille dame est ravie de revoir son neveu :

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon petit ?

— Je viens faire appel de nouveau à ta mémoire. Te souviens-tu d'avoir entendu parler de disparitions de jeunes filles pendant la guerre ?

— Pendant cette période, de nombreuses personnes ont disparu sans prévenir, en particulier des familles juives qui fuyaient la Gestapo. Un jour, on voyait les enfants acheter du pain et le

lendemain tout le monde s'était évaporé, beaucoup espérant passer en Suisse. Des familles entières s'évanouissaient dans la nature. Si tu veux un peu plus de précisions à ce sujet, il y a Mme Raymonde Richard qui loge à l'étage dans le studio en face du mien.

Elle avait hérité de ses parents une fortune considérable grâce au commerce de la soie et n'avait jamais à proprement parlé travaillé, ce qui lui valut de nombreux ressentiments. Les plus envieux l'appelaient la grenouille de bénitier.

Malgré ces commérages, Raymonde avait passé une grande partie de sa vie à secourir les personnes en difficulté. Elle était très liée avec un chanoine connu pour sa bonté et sa convivialité qui s'était intégré dans cette société plutôt communiste et anticléricale. Tout le monde s'accordait à dire que cet homme était la bonté sur terre. Allons la voir.

Raymonde Richard est ravie de rencontrer ce célèbre commissaire dont elle avait entendu parler par la tante et les journaux. Rosset l'entretient :

— Madame, souvenez-vous de faits relatant la disparition de jeunes femmes durant la guerre ?

— Mis à part celles de jeunes filles juives qui avaient suivi leur famille, je ne vois pas. Oh si ! Je me souviens de quelques jeunes femmes qui s'étaient volatilisées en faisant leurs courses. À l'époque, on parlait de traites des blanches, de magasins de prêt-à-porter qui avaient des cabines d'essayage trafiquées pour les kidnapper. Il s'agissait de rumeurs, et ces disparitions concernaient de filles de mauvaise vie ou de femmes collaborant avec l'occupant. Le chanoine, proche des couches sociales les plus pauvres m'en avait parlé. Les familles n'ayant pas de nouvelles d'une sœur, d'une fille, ne s'étaient pas inquiétées dans un premier temps connaissant leur activité et puis en avaient parlé au curé. Il s'était rendu au commissariat pour quérir quelques informations à ce sujet, mais n'en avait obtenu aucune. La perte de quelques prostituées était le cadet de leurs soucis.

— Avez-vous entendu parler de la maison Zimmerman ?

— Bien sûr ! Monsieur Zimmerman était un tailleur très en vogue, habillant les plus belles fortunes de la ville. Puis lui et sa famille ont subitement disparu pendant l'occupation. Comme on savait qu'ils étaient juifs, personne ne s'en est inquiété.

Rosset la salue et la remercie pour ces informations et, après avoir embrassé sa vieille tante, s'en retourne à son bureau où l'un de ses inspecteurs l'attend avec des copies d'extraits de journaux de l'époque. Le canard local ne conservant plus ces documents, il a dirigé

l'inspecteur vers les archives départementales. Il n'y a trouvé que quelques interlignes relatant la disparition de femmes de « mauvaise vie ».

Les dernières constatations des médecins légistes concernant les dépouilles des jeunes femmes arrivent sur son bureau.

Ils confirment bien le sexe des squelettes. Ce sont de jeunes femmes âgées de 18 à 30 ans. Elles ont été ensevelies nues, car aucun reste de vêtements n'a été retrouvé. Elles n'ont subi aucune violence corporelle ayant entraîné la mort, les os sont intacts.

Quant à la dernière dépouille, elle a été momifiée de la même manière que le mort du sarcophage. Des bijoux ont été retrouvés sur ses doigts et à son cou.

Ses vêtements sont de belles factures et les restants d'une cape en vison l'entouraient.

Lucas Gaudin

Rosset fait le point de l'enquête avec ses hommes :

— Il faut creuser sur la vie de Lucas Gaudin, le seul lien qui nous relie à l'affaire. Je veux une biographie complète de cet homme, qui était-il ? De quoi vivait-il ? Était-il marié ? A-t-il eu des enfants ?

Une fois le briefing terminé, chacun vaque à ses recherches. Très rapidement, la documentation s'accumule sur son bureau.

Gaudin a fait la une des journaux juste à la libération. La police recherchait tous les collaborateurs et partisans de la milice. Lui avait disparu juste avant la défaite allemande et la police pensait qu'il s'était caché soit dans un monastère protégé par des religieux, soit à l'étranger. Lucas Gaudin est né en 1895 dans cette ville et il porte le nom de sa mère, le géniteur ayant pris la poudre d'escampette à l'annonce de la grossesse de sa fiancée. Jeune, il attrapa un début de tuberculose et fut soigné dans un sanatorium au-dessus de Grenoble, à Saint hilaire du Touvet. Il s'en sortit avec un poumon en moins ce qui lui valut d'être réformé. Il poursuivit des études moyennes, obtint son diplôme de comptable et travailla dans une usine locale de fabrication de carton. Fort en gueule, il embrassa les idées de « l'action française » puis devint l'un des membres influents de la section locale. Durant cette période, il épousa Bernadette Fleurant qu'il a connue sur le marché, où elle vendait, fille de paysans, les produits de la ferme. Éblouis par sa faconde, ils se marièrent quelques mois plus tard.

Pendant l'occupation, il rentra dans la milice, une revanche sur la vie qui lui permit de porter un uniforme, ce qui lui avait été refusé auparavant. Sa mère, très fière de son rejeton, se promenait à son bras alors que son « batard » faisait la pluie et le beau temps dans sa ville ! Il l'installa dans une belle villa confisquée à des juifs et lui, étrangement, resta dans son appartement. Son seul luxe c'était le port de beaux habits. Il fit très rapidement parler de lui lors de la chasse aux juifs. La Gestapo tenait en lui un fidèle antisémite, redoutable lors des rafles qui faisait main basse sur les biens des personnes arrêtées. À certaines familles, il leur promettait un passage en Suisse grâce à une grosse rémunération et les envoie à un lieu de rendez-vous dans un chalet d'alpage. Lorsque tout le monde était réuni, les Allemands venaient les cueillir.

Les observateurs de l'époque notent que son attitude a changé du tout au tout lors du décès de sa mère. Il était devenu moins efficace quand il s'agissait de repérer et d'arrêter des juifs, certains pensaient

alors que son antisémitisme devenait moins fort à l'approche des alliés.

À la libération de la ville, il avait disparu de la circulation depuis quelques mois déjà. La police avait voulu interroger son épouse, mais elle aussi avait disparu. Lors d'une perquisition à leur domicile, les policiers avaient trouvé une maison en ordre, des vêtements dans l'armoire, des bijoux dans une table de nuit comme s'ils allaient revenir d'un instant à l'autre. De son appartenance à l'alliance française, on savait qu'il avait gardé de nombreux contacts avec des ecclésiastiques et qu'il avait peut-être, trouvé refuge dans l'un de leurs monastères, mais rien n'a pu être prouvé. Puis, avec le temps, la police abandonna les recherches. Gaudin n'a jamais eu d'enfants. L'histoire se termine en 45.

— Voilà une piste qui n'aboutit à rien, se dit Rosset un peu découragé.

C'est alors que son téléphone sonne :

— Bonjour. Je m'appelle Emile Forestier, et suis un ami de votre tante, elle m'a raconté que vous vous intéressiez à Lucas Gaudin. Je pourrais peut-être vous aider. Si ça peut vous être utile, il vaudrait mieux que vous passiez me voir, car c'est un peu compliqué de vous éclairer par téléphone.

Intrigué, le commissaire Rosset se rend sur le champ au domicile de son interlocuteur situé dans la vieille ville dans un superbe appartement.

Forestier est un homme très grand, porteur d'une impressionnante barbe blanche, habillé comme un homme du début du siècle, costume trois-pièces et une lavallière en guise de cravate. Le décor de sa maison est à l'image du personnage, très années 1900, avec de grandes tentures qui habillent les murs.

— Je vous ai demandé de venir chez moi, car ce que je vais vous dire est assez confidentiel et difficile à dire au téléphone. Je connais votre tante depuis près de cinquante ans. Je pense qu'elle ne vous a jamais parlé de moi.

J'anime depuis de nombreuses années un cercle de spiritisme, affilié à Allan Kardec. Pour vous éclairer, le spiritisme est une technique qui sert à communiquer avec les défunts, une ligne « téléphonique » vers l'au-delà.

Allan Kardec, le fondateur de notre mouvement a découvert les tables tournantes et écrit 5 livres fondamentaux dans les années 1860 qui sont toujours d'actualité aujourd'hui.

À la suite de la disparition tragique de vos parents, votre tante a entendu parler de moi et a eu l'intention de rentrer en contact avec sa

sœur par l'intermédiaire de tables tournantes. Nous avons commencé les séances et nous nous sommes vus très régulièrement. Pour ne rien vous cacher, notre relation est devenue très intime. Lorsque vous êtes devenu adolescent, votre tante a préféré l'interrompre par peur de votre incompréhension.

En un éclair, Rosset se met à réaliser pourquoi sa tante le confiait à la voisine et partait, toute pimpante, à un rendez-vous ! Cela le fit sourire. Pauvre tata, elle s'est sacrifiée pour lui, afin de le ménager.

— Je ne vous ai pas fait venir pour parler de ma vie, mais pour peut-être vous éclairer sur celle de Gaudin. Je pense que vous avez pu avoir accès aux éléments officiels de sa vie, aux articles de journaux et peut-être aux procès-verbaux de la police. De mon côté, j'ai consulté les archives de notre société qui existait déjà avant et pendant la guerre. Lucas Gaudin en fut un des membres pendant l'occupation. Personne à l'époque n'aurait osé refuser l'entrée à cet homme qui faisait la pluie et le beau temps. Il était déjà intéressé par le spiritisme et lorsque sa maman disparut, sa fréquentation devint plus assidue. Il était très souvent accompagné par le médecin SS de la place qui s'intéressait aussi à cette technique. Dans les archives de notre cercle, le responsable de l'époque relate le fait que le médecin Hans Baumgartner, doté d'une grande culture, lui parle d'une médecine anthroposophique.

C'est une médecine qui se rapproche de disciplines occultes comme l'alchimie et l'astrologie. Pour eux, la maladie est un message divin lié au karma et à la réincarnation. Son concepteur Rudolph Steiner, fondateur de l'anthroposophie, prétend tenir ses données sur la vie après la mort de ses investigations intellectuelles. Les nazis, et pas des moindres comme Hess ou Himmler, se sont intéressés à cette philosophie. On sait même que des expériences de médecine anthroposophique ont été effectuées dans des camps de concentration ainsi que des essais de transfusion sanguine sur des déportés.

— C'est intéressant, mais en quoi cela peut-il me faire avancer dans cette enquête ? demande le commissaire.

— Laissez-moi finir ! Les expériences faites dans les camps de concentration ont intéressé énormément Baumgartner ! Ce n'est pas prouvé, mais cet Allemand a dû pratiquer lui aussi quelques tests et Gaudin devait lui fournir « la matière première » toujours d'après mon prédécesseur, le médecin aurait fait « un mix » entre cette médecine particulière, les pratiques de l'Égypte ancienne et la mise au point de cet élixir d'immortalité à base de nitrate de potassium et d'alunite. La transfusion sanguine devait, à ses dires, apporter une purification du malade, quel que soit le groupe sanguin, l'élixir faisant le correcteur

essentiel de ce traitement.

C'est lorsque j'ai lu les journaux que j'ai pensé à ce que je viens de vous raconter. Je viens de vous parler du passé et, bientôt, dès que j'aurai pu contacter quelques sources, je vous ferai part de mon pressentiment. Mais pour l'instant, c'est trop tôt.

— De quoi voulez-vous me parler lorsque vous mentionnez l'avenir ?

— Je vous le dirai en temps utile, ne vous inquiétez pas.

Après l'avoir chaudement remercié, Rosset retourne à son bureau, une idée se met à germer dans sa tête. En regardant le dossier médical de la dépouille du sarcophage, il cherche les photos faites lors de l'exhumation. Cette tête lui rappelle quelque chose, mais il ne sait pas vraiment quoi.

C'est alors qu'en compulsant le dossier Gaudin, que le déclic se produit. Il y a une énorme similitude entre les clichés d'archive de Gaudin en uniforme de milicien et celle du défunt, ce que confirmera le médecin légiste : Gaudin et le mort du sarcophage ne font qu'un ! Il n'était jamais parti à l'étranger ! Persuadé de son départ, il n'a jamais eu l'idée de comparer les photos, une erreur de débutant !

Rosset tente une explication de la momification vraisemblable de Gaudin en s'adressant au médecin.

— Ce type était en phase terminale d'un cancer de l'estomac. Son médecin et ami Baumgartner partageaient les mêmes convictions : grâce à la médecine anthroposophique, leurs connaissances égyptiennes et l'élixir d'immortalité il pourrait revivre. Il a donc préparé sa résurrection en fabriquant un sarcophage. La cérémonie effectuée, le médecin a dû obstruer la cave comme dans une pyramide.

Voilà une avancée. Il reste à déterminer, l'identité des cadavres des jeunes femmes. Le visage de la femme momifiée est bien conservé. En cherchant dans les photos d'archive, on pourrait avec un peu de chance trouver son identité.

Son idée est que ce pourrait être l'épouse de Gaudin qui l'aurait « suivi » comme une femme de pharaon vers l'éternité.

Mauvaise nouvelle

Tôt le matin, Rosset est appelé chez lui par un inspecteur au domicile de Forestier.

— Commissaire, je me permets de vous téléphoner, car j'ai retrouvé votre carte sur son bureau. Est-ce l'un de vos amis ?

— Vous avez bien fait, j'arrive.

Une fois sur les lieux, son collaborateur lui explique que la femme de ménage est rentrée avec sa clé. Elle a trouvé Forestier sans vie, assis dans son fauteuil, croyant un moment qu'il s'était endormi à son bureau.

— Sait-on de quoi il est mort ?

Le légiste déjà sur place lui répond :

— Ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est qu'il est décédé en début de soirée entre 20 h et 21 h 30. Sa position, le front posé sur la table, les deux bras en avant, peut faire penser qu'il travaillait à son bureau, mais comme vous pouvez le constater il n'y a aucune trace de document. Il n'y a pas d'agression visible, il est peut-être mort d'une simple crise cardiaque. Après l'autopsie, je pourrais vous en dire plus.

La femme de ménage est effondrée, assise sur une chaise de la cuisine, les yeux hagards. Elle a eu la peur de sa vie.

— Bonjour, madame, Commissaire Rosset, saviez-vous si monsieur Forestier avait des problèmes de santé ? S'il prenait des médicaments ?

— Cet homme était solide comme un roc ! Il n'a jamais vu un médecin de sa vie. Il disait en plaisantant que le contact avec les défunts le poussait vers l'éternité.

— Est-ce vous qui avez ouvert la porte ?

— Comme je l'ai expliqué à vos inspecteurs, tous les matins je viens faire un peu de ménage. Il ne veut pas que je touche à ses livres qui sont pourtant des nids à poussière. Je ne m'occupe que de la cuisine et de la chambre. C'est moi qui lui fais son repas de midi. Le soir, il ne mange qu'une soupe qu'il se fait réchauffer.

Ce matin, vers 8 h 30, je suis entrée comme d'habitude en disant bonjour. Pas de réponse, je l'ai appelé, ouvert la chambre, personne, le lit même pas défait. Je l'ai découvert dans son bureau, je croyais qu'il

dormait ! je l'ai secoué, c'est alors que j'ai réalisé qu'il était mort !

— Saviez-vous, s'il devait recevoir des visites dans l'après-midi ou dans la soirée ?

— Je ne sais pas. Il marque tout sur son agenda.

— Savez-vous où se trouve cet agenda ?

— Un carnet vert sur le bureau, à côté du téléphone.

— Êtes-vous sûr qu'il se trouve sur le bureau ?

— Tout à fait. Parfois il me demandait de le consulter pour connaître son emploi du temps.

Rosset la remercie pour sa collaboration et fait le point sur ce nouveau fait. Pas d'effraction, pas d'agenda, c'est étrange. Aurait-il eu des visiteurs qui auraient voulu effacer la trace de leur passage ? La victime a dû ouvrir à son agresseur sans méfiance. Peut-être avait-il rendez-vous avec lui ? Avait-il trouvé quelque chose de sensible concernant l'affaire du sarcophage ?

Il se rappelle très bien ce que lui avait dit Forestier : « Ne vous inquiétez pas, je vous tiens au courant. »

Le corps se trouve dans une immense bibliothèque, remplie essentiellement d'ouvrages ésotériques. L'odeur tenace du bois des rayonnages, mêlée à celle des livres, embaume la pièce. Ces effluves lui font penser à la bibliothèque qu'il fréquentait quand il était étudiant. Des photos sont posées çà et là sur les meubles. En passant devant l'une d'elles, il reconnaît sa tante, radieuse, un bouquet à la main. Un grand sourire se dessine sur son visage. Il a découvert, bien, malgré lui, le jardin secret de Florina.

Forestier entretenait une correspondance importante avec le monde entier. Celui du spiritisme est vaste et Rosset remarque que les en-têtes des enveloppes portent le nom de personnalités célèbres. Cet homme, avec toutes ses relations, avait le bras long. Pour l'assassin il pouvait représenter une menace. Mais quelle menace ?

Derrière le bureau, les policiers examinent le coffre-fort ouvert qu'ils avaient découvert en arrivant ; son contenu : des bijoux, une arme et des dossiers. Donc, se dit Rosset, ce n'est pas une question d'argent.

Le ou les agresseurs ont pris le soin d'effacer les appels de son téléphone et, dans leur précipitation, ont même effacé l'annonce du répondeur.

En regardant la poubelle, Rosset s'aperçoit qu'elle est pleine. Il la vide et, en triant les papiers, découvre inscrit sur un post-it :

- Hans Baumgartner ?
- Association et recherche de

personnes disparues.

Le commissaire constate que Forestier a dû poursuivre ses recherches sur Gaudin et le médecin SS.

— Il n'est peut-être pas décédé d'une mort naturelle, mais peut-être à cause de documents liés à notre affaire ? dit-il à ses collaborateurs.

Le lendemain, le légiste demande à le voir pour lui faire part de ses observations :

— Après autopsie, je vous confirme que cet homme a été assassiné. En effet, j'ai remarqué une trace de piqûre pratiquement invisible. On lui a injecté de l'air dans une carotide, ce qui a provoqué une embolie gazeuse.

En voulant tout effacer, le ou les agresseurs n'ont fait que relancer la machine judiciaire.

Le sarcophage n'a pas encore tout dévoilé.

Mystères

Un inspecteur du commissariat arrive avec des photos d'archives.

— J'ai pu trouver ces clichés où l'on voit Lucas Gaudin et son épouse, lors d'un défilé militaire. Elle se tient un peu en retrait derrière son mari sur une estrade entourée d'officiers allemands et de membre de la milice.

Le labo a pu agrandir le cliché. On distingue bien le visage.

J'ai aussi le rapport du médecin concernant la femme momifiée.

Il s'agit d'une femme âgée d'une trentaine d'année.1, 68 m, brune, ne présentant aucun signe de maladie notoire. Son décès est certainement dû à une injection de nitrate de potassium et d'alunite. Traces que nous avons retrouvées dans ses tissus. À la différence de la momie du sarcophage, elle n'a pas subi de transfusion sanguine. De plus, l'examen de l'abdomen montre que cette femme a eu un enfant.

Après examen de la photo, il y a une forte probabilité que madame Gaudin et la défunte soient la même personne.

Rosset sait que Gaudin n'a jamais eu de descendance et n'a jamais reconnu un enfant qui ne soit pas le sien.

Il convoque ses hommes.

— Après lecture du rapport d'autopsie, nous avons plusieurs pistes à éclaircir :

Vous allez me faire une recherche sur madame Bernadette Gaudin née Fleurant. Je veux savoir si son enfant a survécu ? Sous quel nom a-t-il été enregistré ? Et S'il est encore de ce monde. Cette personne aurait aujourd'hui environ 80 ans.

Recherchez également, s'il subsiste des membres de sa famille. Elle avait peut-être des frères ou des sœurs.

Nous allons également enquêter sur Hans Baumgartner. C'est sur cet homme que Forestier a orienté ses recherches.

Sur le post-it, était noté : Association de personnes disparues. Vous allez les recenser, et leur téléphoner afin de savoir ce que Forestier voulait leur demander.

Le mystère suivant, c'est l'identité des cinq autres squelettes. Cela va s'avérer très difficile. À l'époque, seul le chanoine s'était inquiété de la disparition de jeunes femmes. Personne n'était venu à l'hôtel de police signaler quoique ce soit.

Le commissaire connaît aujourd'hui les personnages ayant fréquenté cette maison de la montée Cassandre. Il pense que ces femmes ont

servi de cobayes humains pour Baumgartner. Gaudin fournissant la « matière première ».

La cave servait de salle d'opération, vu le nombre de taches de sang découvert au sol. C'est pour cela que Gaudin avait gardé la maison. La tranquillité de l'endroit était propice à toutes les expériences du médecin.

Les tortures des SS se faisaient au siège de la Gestapo. Pour ce qui concerne « ses recherches personnelles », Baumgartner préférait la cave de Gaudin.

C'est pour cela que Rosset va s'intéresser à lui.

Le centre de documentation sur les criminels nazis situé à Vienne est l'organisation la plus apte à le renseigner.

Par chance, son interlocutrice parle le français.

— Bonjour, Vladimir Rosset, commissaire de police. J'enquête sur une affaire où un certain Baumgartner médecin SS est cité. Pourriez-vous m'en dire plus sur cet individu s'il vous plaît ?

— Décidément, vous êtes la seconde personne qui me demande ce renseignement, un Français du nom de Forestier nous a contactés récemment et de ce fait j'ai encore sa fiche sur le bureau :

Hans Baumgartner, issu d'une famille de médecins, a continué la tradition familiale en faisant ses études à Berlin. Il s'est marié avec une Française qu'il a connue à la faculté. Le couple a eu une fille nommée Greta née en 1940. Très vite, il s'est enrôlé dans les troupes SS, fanatisé par les discours de Hitler sur la pureté de la race aryenne. Pendant la guerre, il a fait la campagne de France. Lors de la débâcle de l'armée allemande, il a été fait prisonnier par les Américains. Jugé par un tribunal militaire à Munich, il a été condamné à 5 ans de forteresse.

— Savez-vous ce qu'il est devenu après sa détention ?

— Il a purgé sa peine. Les services de police ne se sont plus intéressés à son cas. Je vois une note du service pénitentiaire qui signale que le médecin envisageait de retourner en France, son épouse étant originaire de Haute-Savoie.

Après avoir remercié son interlocutrice, le policier se demande en raccrochant si leur fille Greta Baumgartner est toujours de ce monde. Si par chance, le couple est revenu en France, il sera plus facile de trouver leurs traces.

Il tape alors, sur le clavier d'ordinateur, le nom de Baumgartner. Sur le fichier central de documentation criminelle, il a la surprise de voir apparaître le nom de Greta Baumgartner, radiée par le conseil de l'ordre pour avoir provoqué la mort de personnes hospitalisées.

Propriétaire d'une clinique de rajeunissement en Savoie « la clinique des edelweiss », deux de ses patients étaient décédés à la suite de l'injection d'un traitement, issu de recherches personnelles, non conforme à la législation. Lors de son procès, elle avait réfuté toute accusation, jurant que son traitement n'était qu'un cocktail de vitamines. Elle avait fait appel de la décision, mais le Conseil d'État avait rejeté le pourvoi. Puis après conciliation entre avocats, Greta Baumgartner avait indemnisé les familles et, par la suite, la clinique avait fermé ses portes.

La journée tire à sa fin. N'ayant pas d'autres nouvelles de ses inspecteurs, Rosset décide de rentrer à pied chez lui.

Il habite sur une petite colline dominant le stade municipal. Le dimanche, lorsque ses fenêtres sont ouvertes, il entend les clameurs des supporters qui encouragent leur équipe. Son intérieur est décoré de la façon des plus spartiates. L'ameublement est réduit à sa plus simple expression : dans la cuisine, une table, deux chaises, une cuisinière, un frigo et une cafetière électrique sont les seuls éléments de la pièce. Un canapé Ikea, une télévision meublent le salon. Dans un angle se dresse un établi surchargé de montres et d'horloges, car Vladimir est un passionné de mécanisme de précision.

Pendant qu'il retourne chez lui, profitant du calme de la ville, les gens se couchent tôt, il réfléchit calmement et fait la synthèse de la journée.

Il longe les quais de la rivière qui traverse la ville. Le bruit d'une moto surgissant à vive allure le fait se retourner et heurter une poubelle. Rosset trébuche et tombe en avant. Il ressent une vive brûlure dans l'épaule en même temps que le claquement d'un coup de feu. On vient de lui tirer dessus.

Il se réveille dans une chambre d'hôpital. Il n'a pas trop mal. C'est la BAC qui l'a retrouvé gisant dans le caniveau. Il réalise qu'il devrait téléphoner à sa tante. Elle doit se faire un sang d'encre ! Péniblement, il arrive à saisir son portable :

— Allo ma tante ! C'est Vladimir.

— Comment vas-tu ? Je me suis énormément fait de soucis à la lecture des journaux ce matin. Au commissariat ils n'ont rien voulu me dire.

— Ne t'inquiète pas, je ne vais pas trop mal. Il me faut quelques jours pour me rétablir. Ne te déplace pas à l'hôpital, c'est moi qui viendrais te voir.

— Tu vois Vladimir, je suis la seule femme qui peut venir à ton chevet. Je me déplacerais si j'en avais la force. Je ne voudrais pas

remuer le couteau dans la plaie, mais tu aurais pu te trouver une compagne depuis le temps !

— Tu as raison, je suis devenu un ours mal léché. Je vais faire tout mon possible pour m'améliorer !

La réflexion de sa tante ne la laisse pas indifférente. Seul dans cette chambre, il réfléchit à son existence. Sans femme, sans enfants, sa seule famille c'est la police. Cela fait de sa vie, quelque chose de très peu exaltant !

Il n'a jamais fait de deuil de Vanessa, sa fiancée disparue tragiquement pendant ses années à l'école de police. Il s'est culpabilisé de sa disparition. Ce jour-là, Vladimir n'avait pas voulu qu'elle l'accompagne jusqu'à l'école et l'avait renvoyée à son domicile. C'est à ce moment qu'elle avait croisé le chemin de ce déséquilibré. Par la suite, on apprit qu'il avait arrêté son traitement médical et son délire paranoïaque avait repris le dessus. Lors de son interpellation, il avait crié aux forces de l'ordre qu'il était le messager de Dieu. Le seigneur lui avait confié la charge de supprimer toutes ces femmes aux jupes trop courtes et au maquillage de dévergondées. Armé d'un fusil de chasse, il avait tiré sur les policiers qui avaient riposté. Le forcené était mort de ses blessures.

La mort tragique de Vanessa l'avait marqué au fer rouge.

L'image de ces femmes, sa maman, sa tante, sa fiancée lui fait penser tout d'un coup à d'autres personnes. Il réalise à ce moment la prévenance de sa secrétaire. Cette policière s'occupe de lui depuis de nombreuses années. Des fleurs sur son bureau, le café chaud du matin, le journal du jour posé sur le sous-main, tous ces petits gestes lui sautent au visage à présent. Gabrielle est une très jolie célibataire qui le couve des yeux depuis longtemps.

— Je me demande bien comment elle fait, pour me supporter, se dit-il à lui-même. Elle connaît ma date de naissance et moi je ne sais simplement que son nom de famille ! Dès que je serai rétabli, ma première résolution sera de l'inviter à dîner. Je me suis comporté comme un goujat.

Le chirurgien qui l'a opéré vient pour la visite et explique qu'il a extrait une balle de son épaule. Le fait de trébucher lui a sauvé la vie. Debout il la prenait dans la tête.

— Quand pourrai-je sortir ? demande Rosset.

— Vous avez eu une hémorragie, il faut vous refaire une santé, nous pourrons l'envisager d'ici quelques jours.

— Je me sens bien. Je ne souffre pas trop, je dois trouver le salopard qui m'a tiré dessus ! S'il le faut, je vous signe une décharge.

— Il n'en est pas question. Vous tenez à peine sur vos jambes. Vous pouvez très bien pendant quelque temps gérer vos affaires depuis votre lit.

Vous avez une très bonne équipe m'a-t-on dit, c'est le moment de vous montrer qu'ils sont à la hauteur de la situation.

Les premières visites affluent à son chevet. Le directeur départemental de la sécurité publique lui fait l'honneur de sa visite. Une grande partie du commissariat défile devant son lit. Il sourit en pensant à ses réflexions de tout à l'heure. Il n'est pas tout seul, la grande famille qu'est la police serre les rangs.

Son équipe est au grand complet. La chambre est juste assez grande pour les accueillir.

Rosset prend la parole :

— On a voulu me tuer. Cela veut dire que je suis soit sur une bonne piste, soit il s'agit d'une vengeance sur une autre affaire. Les tueurs n'hésitent pas à utiliser les grands moyens. Avez-vous des éléments concernant cette attaque ?

Lucas, son bras droit, prend la parole :

— Sur les enregistrements vidéo de la ville, la moto est bien visible. Ils sont deux, casqués, de ce fait on ne peut pas voir leur visage. Ils sont arrivés de la voie rapide urbaine. Garés pas très loin du commissariat, ils ont guetté votre sortie. Lorsque vous êtes apparu, ils vous ont suivi à distance et attendu, pour vous tirer dessus quand vous empruntiez la rue qui mène chez vous. Puis ils sont ressortis de la ville par la même avenue. On a pu relever les numéros d'immatriculation. Il s'agit d'une BMW qui a été déclarée volée deux jours auparavant. La gendarmerie vient retrouver la carcasse brûlée sur un parking. Quant à la balle extraite de votre épaule, c'est un calibre 22. Les experts pensent à un pistolet Manurhin Walther qui est en service dans les clubs de tir sportif.

La conférence est interrompue par un brigadier qui tend une lettre au commissaire.

— C'est un gamin qui nous l'a donné. Il nous a dit que c'est un monsieur qui lui a demandé de vous l'apporter. En récompense il lui a donné un peu d'argent.

La missive est une grande enveloppe en papier Kraft.

— Méfiez-vous patron, c'est peut-être une lettre piégée, on a déjà essayé de vous tuer !

Par prudence, la missive est immédiatement envoyée au service scientifique.

Lucas, son bras droit, prend alors les premières dispositions en demandant la protection rapprochée du patron. On ne sait jamais. Les tueurs peuvent récidiver.

Une demi-heure plus tard, le téléphone sonne :

Après examen approfondi, il n'y a pas de mécanisme déclenchant une explosion. L'enveloppe ne contient rien de suspect, ni poudre, ni substance nocive.

À l'intérieur se trouve une grande feuille blanche, ornée d'un aigle avec les mots inscrits dessous : « Laissez les esprits du sarcophage en paix. »

Rosset sourit. S'il y avait un doute concernant son agression, c'est bien l'histoire.

Du sarcophage qui est la cause de l'agression et non une vengeance à propos d'une autre affaire.

— Pourquoi un aigle ? se demande-t-il.

Un de ses gars répond : « l'aigle pour certaines cultures, c'est le passager du monde des esprits. »

— Vous en savez des choses ! Dites-moi !

En rougissant, le jeune inspecteur lui explique que sa mère et sa grand-mère pratiquent le spiritisme et connaissent ainsi toute la symbolique qui va avec.

— Où en êtes-vous de la recherche sur Bernadette Gaudin Fleurant ?

Lucas prend la parole :

— Bernadette était la fille unique d'agriculteurs de la région, des paysans depuis de nombreuses générations. La ferme se situe à un bon quart d'heure de la ville dans une zone de moyenne montagne. L'exploitation a disparu de nos jours, mais les bâtiments existent toujours. La maison est habitée par monsieur Marcel Fleurant, 80 ans, retraité. Lorsque nous l'avons interrogé, il a eu du mal à avouer qu'il était bien le fils de Bernadette Gaudin. Ce n'est pas un homme bavard. Il nous a raconté que depuis la guerre, une chape de honte s'est abattue sur sa famille. Bernadette, fille-mère épouse de Lucas Gaudin, collaborateur notoire qui a terrorisé la ville entière, est un lourd fardeau à porter pour ces pauvres gens. À la libération, le village entier a voulu s'en prendre aux Fleurant. Heureusement, le maire de l'époque était intervenu en leur faveur, expliquant que pendant la guerre, ils n'avaient bénéficié de quoique ce soit, ni de passe-droit, ni de biens acquis au détriment de juifs. Bernadette subvenait aux besoins de l'enfant. Gaudin n'a jamais voulu s'afficher avec un gosse qui n'était pas le sien. Il a vu régulièrement sa mère jusqu'à la fin de la

guerre. Puis elle a disparu également. Il n'a jamais eu de ses nouvelles depuis. Ses grands-parents qui l'avaient depuis le début pris en charge lui ont expliqué qu'elle s'était enfuie avec son mari pour éviter les représailles. Il n'a jamais su qui était son père biologique. Il pense qu'il est le fruit d'une rencontre de bal. Il a repris l'exploitation, succédant à ses grands-parents. Personne n'a su qu'il était le fils de Bernadette. Sa famille l'avait présenté comme un neveu, ses parents étant morts sous un bombardement. Marcel s'est marié avec Marguerite Paillard, décédée il y a maintenant 10 ans. De cette union est né Alban qui habite selon son père dans la région lyonnaise.

Il n'en est pas bien sûr, car ils sont brouillés et il n'a pas voulu évoquer le motif de cette dispute.

— Ce sont des histoires de famille, cela ne vous regarde pas, nous a-t-il dit.

Il a été étonné que nous nous intéressions à sa mère. Je lui ai répondu que l'enquête sur Lucas Gaudin était relancée sans plus de précisions.

— Parfait, je veux que vous enquêtiez sur cet Alban Fleurant. Où habite-t-il, quelle est sa profession, etc. Qui s'est occupé des associations de personnes disparues ?

— C'est moi : réponds le jeune inspecteur de tout à l'heure.

— Mon spécialiste du spiritisme ! à toi mon ami.

— J'ai fait le tour pratiquement de toutes les associations, aucune n'a eu le souvenir d'un appel de Forestier.

— Continue, contacte les associations qui s'occupent des personnes sans papier, des migrants, etc.

Poursuites

La chambre se vide d'un coup. C'est la première fois qu'il donne des ordres à partir de son lit.

Il est pris de vertiges, l'opération, la pression de l'enquête, les ordres donnés, c'est beaucoup pour un homme qui sort d'une anesthésie générale.

Il s'endort épuisé.

À son réveil, il n'a plus la notion du temps. On lui a enlevé sa montre. Il va pour appeler, quand une voix douce s'élève :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le commissaire, vous vous êtes endormi, voilà deux bonnes heures.

— Gabrielle ! Que faites-vous là ? Vous devriez être chez vous ! Quelle heure est-il ?

— 19 heures, Monsieur.

— Vous êtes là depuis la réunion ?

— En effet, mes collègues m'ont demandé de rester près de vous. Je suis votre protection rapprochée. La vérité, c'est que je me suis portée volontaire. Lucas a accepté. Si la présence d'une femme dans votre chambre vous gêne, je peux effectuer ma faction dans le couloir.

— Vous plaisantez Gabrielle ! Je suis très heureux que ce soit vous.

Vladimir se sent comme un adolescent en face de son premier flirt.

— Figurez-vous que j'ai pris conscience de certaines choses en ayant frôlé la mort. Soudainement, j'ai réalisé tout ce que vous faites pour moi. Les petites prévenances du matin, comme le café, le journal… Vous avez dû me prendre pour un goujat ! Je ne vous ai jamais remercié pour toutes ces gentillesses.

— Monsieur le commissaire ! Jamais ! Je vous ai jugé de cette façon !

Je vous sais préoccupé par le bon fonctionnement de l'équipe. Vous passez plus d'heures à votre bureau qu'à votre domicile. Moi en bonne secrétaire, j'essaie à mon modeste niveau d'améliorer votre quotidien.

— Je ne sais rien de vous ! Cela fait des années que nous travaillons ensemble, vous êtes une étrangère pour moi. Parlez-moi de vous si vous le voulez bien.

— Je suis née à Lyon, l'aînée de sept frères et sœurs. Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai secondé ma mère très rapidement. Mon père était brigadier de police. Lors d'une intervention, il a pris une balle dans le genou. Il a gardé une boiterie depuis. On l'a détaché auprès des écoles pour enseigner le Code de la route aux enfants. Vous vous souvenez certainement des circuits que l'on effectuait à vélo dans la cour de récréation, jalonnés par des panneaux. C'est ce qu'il faisait ! Quant à maman, elle était concierge dans un immeuble huppé. Elle avait sa loge et un petit jardin attenant. Vu le nombre d'enfants, la copropriété l'avait autorisé à louer un petit appartement jouxtant la loge. Nous étions néanmoins quatre par chambre, les filles d'un côté, les garçons de l'autre.

Nous avons vécu heureux, malgré la promiscuité. Mes parents sont toujours de ce monde. Ils ont respectivement 97 ans pour mon père et 98 pour ma mère. Ils vivent dans une maison de retraite que vous connaissez bien, c'est la même que celle de votre tante.

— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ! Je serais allé leur rendre visite.

— Vous avez votre tante à voir et votre emploi du temps ne le permet pas !

— Vous m'avez parlé de votre famille, mais de votre vie, vous ne m'avez rien dit.

— Il n'y a pas grand-chose d'exaltant à vous raconter. J'ai passé le concours de brigadier de police au grand désespoir de mon père qui pensait que c'était une profession réservée aux hommes. Après l'école, j'ai été mutée à Lyon, dans le même commissariat où il avait travaillé. C'est à cette époque que j'ai rencontré un homme avec lequel je me suis fiancé. Au cours d'une enquête de routine dans un hôtel de la ville, je suis tombée nez à nez avec lui au bras d'une autre femme. Cela m'a énormément affligé. J'ai demandé une autre affectation pour l'oublier. C'est chez vous que j'ai été mutée. Vous connaissez la suite.

— Eh bien ! Je viens de prendre une bonne résolution. Dès que je serai rétabli, je vous inviterai au restaurant pour me faire pardonner de mon comportement d'ours mal léché. De plus, en dehors du service, ayez la gentillesse de m'appeler Vladimir, cela me ferait plaisir.

C'est au tour de Gabrielle de prendre de jolies couleurs.

— C'est entendu, Vladimir ! Dès que vous aurez récupéré, j'accepterai votre invitation.

Le lendemain matin, un brigadier vient remplacer Gabrielle.

— Je ne veux pas vous voir avant demain. Il faut vous reposer. Je

suis en sécurité, lui dit-il.

Lucas, son adjoint est arrivé au pied de son lit, un léger sourire aux lèvres.

— Que me vaut ce joli sourire ce matin, mon cher Lucas ?

— J'espère que vous vous êtes bien reposé, patron, grâce à la protection rapprochée dont vous avez bénéficié cette nuit !

— J'ai parfaitement bien dormi et enlevez-moi ce sourire, ce n'est pas le moment de penser à la bagatelle ! Revenons à notre enquête. Je voulais continuer à m'occuper de la piste Baumgartner. Je vous passe le flambeau pour savoir si Greta est toujours de ce monde, de plus, recherchez ce qu'il est advenu de la clinique les edelweiss. Pour cela, téléphonez à la gendarmerie locale. C'est eux qui ont la compétence territoriale pour intervenir. Le mieux, c'est qu'ils nous détachent un gendarme qui pourra travailler avec nous.

Un coup bref à la porte, un infirmier rentre. S'adressant à Lucas, il lui dit :

— Je viens vous faire une injection d'antibiotique. Monsieur, pourriez-vous sortir de la chambre un moment s'il vous plaît ?

Rosset le dévisage et lui dit :

— Vous êtes nouveau ? C'est la première fois que je vous vois ?

— En effet, je suis nouveau dans le service auparavant, j'étais en urologie.

Machinalement, il regarde le badge de l'infirmier et lit : Beatrice.

Son sang ne fait qu'un tour, d'une ruade il repousse l'homme, en hurlant Lucas !!!

En entendant le cri de son patron, Lucas fait irruption dans la pièce. Il est repoussé violemment par l'individu qui s'enfuit en bousculant également le planton de garde. Une course poursuite d'engagé dans les couloirs. L'homme se volatilise dans les dédales de l'hôpital. Une porte de secours est ouverte, il est passé par là. Lucas alerte les forces de police pour qu'ils quadrillent l'enceinte hospitalière. En attendant, il revient vers la chambre de son patron. Médecins et infirmières s'affairent autour de lui.

— Je n'ai rien ! Il ne m'a pas touché ! J'ai juste un peu mal à l'épaule lorsque je l'ai repoussé.

Lucas examine le plateau renversé, une seringue vide, une compresse.

Il avait l'intention d'éliminer le commissaire de la même façon que Forestier, une injection d'air dans la carotide.

— C'est étonnant cette récidive aussi soudaine ! s'exclame Rosset, nous avons dû toucher quelque chose de sensible, mais quoi ?

— Patron, pourriez-vous me le décrire ?

— C'est un type grand, les cheveux châtain clair, de type européen. Pour le peu que j'en ai vu, c'est en voyant le badge que j'ai réalisé qu'il était venu pour me tuer.

Malgré les contrôles dans l'enceinte et autour de l'hôpital, l'assassin s'est volatilisé.

Rosset demande à voir le chirurgien.

— Docteur, j'aimerais rentrer chez moi. Une infirmière viendra à mon domicile pour les soins. Mes hommes auront plus de facilités pour me protéger que dans un service de chirurgie.

Après une brève réflexion, le praticien accepte en lui recommandant de se préserver le plus possible.

Lucas prend en main l'organisation de sa protection pendant que Rosset fait ses bagages.

— Je veux une voiture devant son domicile nuit et jour. Gabrielle, vous êtes sa secrétaire, vous allez rester auprès de lui. Je sais que la maison a au moins deux chambres, vous en occuperez une. C'est vous qui ferez la liaison avec l'équipe lorsque nous serons sur le terrain.

À l'annonce de l'organisation de sa protection, Rosset lui fait remarquer que pour Gabrielle, cela pourrait être extrêmement gênant.

En riant, Lucas lui répond :

— Cela m'étonnerait ! Vu les sentiments qu'elle ressent pour vous ! Vous êtes bien le seul à ne vous en être pas aperçu !

— Que me dites-vous là !

— Vous savez, patron, l'équipe que vous avez formée est très attentive à son chef. Nous avons tous vu les petits gestes qu'elle vous prodigue, et nous espérions tous que vous alliez vous en apercevoir un jour ou l'autre.

Le commissaire se sent extrêmement gêné. Il marmonne quelques mots et s'engouffre dans le véhicule qui l'attend.

Lors de briefing du matin, à son domicile, Rosset fait le tour des investigations en cours.

— À l'hôpital, nous avons été interrompus par cette nouvelle attaque. S'ils ont récidivé, c'est que nous approchons de quelque chose qui pourrait nous éclairer.

Le problème, c'est de savoir quoi ! Où en êtes-vous du dossier Greta

et de la clinique ?

— Patron, laissez-nous quelques jours. Nous avons pris contact avec la gendarmerie. Un des leurs est sur l'affaire et il travaillera en équipe avec nous.

Pour l'instant, il consulte les archives, car tout n'a pas été informatisé.

— Et la piste Alban Fleurant ?

Un des inspecteurs prend la parole :

— Il n'a jamais eu affaire à la police, son casier est néant. On a retrouvé son adresse grâce au service des cartes grises, lorsqu'il a changé de véhicule.

Nous avons travaillé avec nos collègues de Lyon. Lorsqu'ils se sont rendus sur les lieux, il n'habitait plus à l'adresse indiquée. En interrogeant les voisins, ils ont appris qu'il était préparateur en pharmacie et avait travaillé dans une officine du 8e arrondissement. Il a déménagé depuis une bonne année au moins et ils nous ont dit qu'il avait trouvé un travail mieux rémunéré, sans nous préciser l'adresse.

— Il faut continuer cette enquête de proximité, c'est vous qui partez pour Lyon, il nous en faut un peu plus. Où est passé mon spirit préféré ? Où en êtes-vous sur vos recherches d'association ?

— J'ai fait le tour de toutes les associations, mais personne ne se souvient d'un appel émanant de Forestier. En ce qui concerne les structures qui s'occupent des sans-papiers et des migrants, je ne tombe jamais sur la même personne. Ce sont des bénévoles qui se relayent. Pour l'instant aucun d'entre eux ne se rappelle d'avoir reçu un appel téléphonique. Je leur ai laissé mes coordonnées au cas où l'un d'eux venait à se souvenir de quelque chose.

La réunion terminée, Rosset tourne comme un ours en cage.

Il se confie à Gabrielle :

— On n'avance pas ! On tourne en rond !

— Calmez-vous Vladimir, les investigations ne font que commencer. Vous êtes cloué chez vous, alors lâchez prise un instant ! Allez vous occuper de vos horloges. Je vous tiendrai au courant de l'avancement des différentes investigations. En attendant que le téléphone sonne, je vais vous préparer un rôti de veau dont vous me direz des nouvelles.

La dernière fois qu'on lui a parlé de cette façon c'était sa tante ! Depuis fort longtemps, il ne s'est pas senti aussi bien chez lui.

Dans l'après-midi, les premières informations arrivent.

Gabrielle appelle son patron :

— Julien, l'inspecteur que vous avez envoyé à Lyon, a pu interroger le pharmacien qui possède une officine dans le 8e arrondissement. Alban a bien travaillé chez lui comme préparateur. Il y est resté deux ans puis il a démissionné de son poste pour un laboratoire pharmaceutique basé en Suisse lui proposant une meilleure rémunération. Ce laboratoire s'appelle Tonus. Il est spécialisé dans les produits de beauté et de parapharmacie. Ils sont vendus essentiellement par catalogue et distribués dans des établissements de remise en forme agrées par leurs soins. Le pharmacien a retrouvé le nom et l'adresse du labo, car ce dernier lui avait demandé des garanties de sérieux concernant son ancien employé.

En ce qui concerne sa vie personnelle, Alban est resté très discret. Ni le patron ni ses collègues ne l'ont vu avec une petite amie. Il avait simplement laissé entendre que les relations avec sa famille étaient tendues et qu'il avait cessé tout contact avec eux.

— Parfait, nous allons pouvoir remonter jusqu'au fils grâce au labo.

En début de soirée, Lucas, en compagnie du gendarme détaché auprès de leur service, arrive à son domicile.

— Patron, je vous présente le lieutenant Gilles Tavernier qui va désormais travailler avec nous.

— Lieutenant, bienvenue parmi nous. Nous allons ensemble faire du bon travail, j'en suis persuadé.

— Commissaire, j'ai commencé à enquêter sur la famille Baumgartner.

Dans un premier temps, je me suis intéressé à l'historique de la clinique des Edelweiss. À sa sortie de prison, Hans est revenu en France rejoindre son épouse qui était médecin également. Ils ont acheté un ancien hôtel particulier en 1953 dont j'ai retrouvé l'acte de vente et puis ont créé cette clinique. Cette institution a assis sa réputation grâce à un traitement « révolutionnaire » élaboré par le couple, retardant le vieillissement des cellules. Alerté par les médecins locaux qui considéraient que ce qui était pratiqué dans cette clinique s'apparentait à du charlatanisme, le Conseil de l'Ordre avait envoyé un médecin inspecteur enquêter sur leur traitement. Un rapport avait conclu que les méthodes proposées par le couple Baumgartner ne présentaient aucun danger pour la clientèle. Les prescriptions étaient soit des décoctions sous forme de tisane, soit des perfusions de vitamines. Les soins annexes étaient des bains associés à des massages. Des cours d'éducation physique étaient proposés et animés par des moniteurs.

La réputation devint rapidement internationale, des Anglais, des Allemands, des Américains formaient la grosse partie de la clientèle.

En consultant les procès-verbaux faits par mes collègues de l'époque, j'ai retrouvé des documents montrant les tarifs proposés. Il y avait plusieurs niveaux de soins, selon l'exigence du patient. Les prix étaient extrêmement élevés. Les personnes pouvant accéder à ces prestations ne pouvaient être que très riches. La clientèle était entourée d'une nuée de femmes de chambre, d'infirmières satisfaisant leurs moindres désirs.

En ce qui concerne Greta Baumgartner, nous savons qu'elle a fait des études de médecine à Lyon. Puis elle a succédé à ses parents qui sont décédés dans les années 70, ils ont été incinérés. Lors de l'accident de traitement occasionnant le décès de deux patients, les médecins légistes de l'époque avaient déterminé qu'ils étaient déjà porteurs d'une pathologie lorsque leur a été administrée la perfusion. Ces deux personnes présentaient déjà des problèmes cardiaques. Lors de l'examen sanguin, on avait trouvé un taux très élevé de globules rouges qui aurait pu entraîner un problème chez des gens présentant auparavant ce genre de pathologie. Personne n'avait pu faire le lien entre cette anomalie sanguine et le traitement des Baumgartner. Néanmoins, la responsabilité de Greta avait été reconnue. Elle aurait dû prendre en compte l'état de santé de ses patients et ne jamais leur administrer ce traitement « revitalisant ».

Après avoir indemnisé les familles, le scandale éclaboussa la clinique qui dut fermer ses portes.

Je n'ai pas retrouvé la moindre trace de Greta après le scandale ni l'avis de décès. D'origine allemande, elle est peut-être partie là-bas ?

Il y a quelque temps, les bâtiments ont été rachetés par un groupe financier étranger pour les transformer en maison de convalescence. Ce centre fonctionne depuis maintenant quatre ou cinq ans. Il s'appelle NATUREALPES. Le personnel médical est composé de deux médecins, de kinésithérapeutes et d'infirmières. La logistique est assurée par des cuisiniers, du personnel de maintenance et un jardinier complètent le personnel. La plupart sont des gens du voisinage. J'ai d'ailleurs ma sœur qui y travaille comme infirmière.

— Félicitations ! Vous avez abattu un énorme travail. Il faudrait creuser sur ce groupe étranger, savoir qui ils sont et d'où viennent-ils ?

Lucas et Gilles Tavernier sont sur le point de s'en aller lorsque Gabrielle, le rouge aux joues, leur propose de rester dîner.

— Je ne suis pas chez moi, mais je me permets de vous inviter à dîner, puisque c'est moi qui ai préparé le repas. Il est tard, vous n'allez pas repartir le ventre vide, n'est-ce pas Monsieur le Commissaire ?

Surpris, mais finalement tout heureux de cette aubaine, Rosset acquiesce.

Lucas ne reconnaît plus son patron. D'ordinaire, il accepte du bout des lèvres un verre d'apéritif lors d'un anniversaire de ses hommes. La soirée se déroule sans que personne ne parle de travail. Lucas s'enthousiasme sur l'établi couvert d'horloges tandis que Gilles Tavernier explique qu'il connaît bien ce genre d'outillage. Originaire du Jura, son père construisait des coucous. Cette passion de Rosset pour l'horlogerie est très ancienne. Durant ses études à l'école de police, l'armurier lui avait fait découvrir la magie de la mécanique de précision.

— Que ce soient les armes ou les horloges, le mécanisme doit être parfaitement bien réglé, disait-il.

Où l'on tire quelques fils

Le lendemain matin, un taxi s'arrête devant sa maison.

Surprise ! Florina et Mme Richard viennent rendre visite au « grand blessé ».

C'est Gabrielle qui leur ouvre la porte.

Florina lui demande :

— Vous êtes l'infirmière ?

— Non, pas du tout. Je m'appelle Gabrielle, je suis la secrétaire du commissaire et chargée de sa protection.

Un sourire illumine le visage de Florina.

— Continuez bien à le protéger. Jolie comme vous êtes, une protection rapprochée va lui faire le plus grand bien, lui dit-elle sur un ton malicieux.

Vladimir est surpris de cette visite.

— Ma tante vous avez pu vous déplacer !

— Je suis venue en taxi avec Mme Richard pour prendre de tes nouvelles.

Alors comment vas-tu ?

— Je vais très bien. Je travaille depuis la maison et Gabrielle, ma secrétaire fait le lien avec l'équipe.

— En effet, je me suis aperçu que tu es extrêmement bien entouré et qu'enfin une femme a pu franchir le seuil de ton « antre » !

Mme Richard en profite pour lui demander si les renseignements qu'elle lui a fournis ont pu l'aider.

— Effectivement, ce que vous m'avez raconté nous a été très précieux.

Bien évidemment, je ne peux vous dévoiler les résultats pour l'instant, l'enquête n'étant pas terminée.

Florina reprend la parole en lui disant qu'elle avait appris la disparition de Forestier et cela lui avait fait beaucoup de peine.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, Vladimir.

— Ce n'est pas la peine, ma tante, juste avant sa mort, nous nous sommes rencontrés. Il m'avait parlé de votre idylle. C'est ainsi que j'ai

découvert votre jardin secret. J'ai aussi appris que tu avais cessé de le voir lorsque j'étais adolescent. J'aurais parfaitement bien compris cette liaison malgré mon âge.

— Tu sais, mon petit, à l'époque, avoir une relation avec un homme sans être marié était très mal vu. Comme tu le sais, je l'avais rencontré pour entrer en contact avec tes parents. Hélas ! les séances que nous avons faites ne m'ont rien apporté. Très honnêtement, Forestier m'avait dit que je n'étais pas prête à entendre les défunts. De plus sa passion pour le monde des morts me faisait un peu peur. C'est pour ces différentes raisons que j'ai préféré rompre.

Durant notre liaison, il voulait s'occuper de toi, suivre ta scolarité. J'avais refusé. Il suivait ta carrière à travers les coupures de presse. Il t'estimait beaucoup. Je crois qu'il voyait en toi le fils qu'il n'avait pas eu. La seule qui connaît mon histoire, c'est Raymonde. Nous sommes amies depuis l'enfance. Par la suite, nous avons gardé des contacts amicaux.

Je ne sais pas si cela peut être utile, mais il m'avait laissé une lettre intitulée « au cas où ». Cette missive devait être ouverte lors de sa disparition. Je pense que c'est son testament. Je n'ai pas osé l'ouvrir. Vladimir, s'il te plaît, fais-le à ma place.

Dans un grand silence, il l'a décacheté.

« À ma chère Florina,

Si tu lis ces mots, c'est que j'ai rejoint mes chers disparus.

N'ayant ni enfants ni parents proches, je te lègue la totalité de mes biens. Tu verras les formalités avec Maître Pochard, notaire.

Dans la bibliothèque, tu verras en haut à droite des volumes sur NOSTRADAMUS. Retire-les. Derrière se trouve une boîte en bois avec mes secrets. Fais-en profiter qui tu veux. »

— Eh bien ma chère tante, te voilà propriétaire d'un superbe appartement centre-ville et d'une très belle bibliothèque comme j'ai pu en juger.

— Écoute-moi, Vladimir, va voir ce qu'il a caché derrière ses livres. J'ai aucune envie de connaître ses secrets.

— Eh bien soit ! Gabrielle va prendre le volant. Nous allons vous raccompagner chez vous puis nous irons dénicher les secrets de Forestier !

— Ne plaisante pas avec le spiritisme ! Je ne voudrais pas qu'il t'arrive un malheur. Forestier y croyait dur comme fer !

— Ma chère tante, je ne connais pas encore de commissaire de police qui soit mort des prédictions d'un spirite.

Après avoir et déposé et rassuré les deux vieilles dames, ils arrivent chez Forestier. En entrant dans l'appartement, ils sentent l'odeur des livres qui a envahi toutes les pièces. Les volets entrouverts diffusent un clair-obscur qui donne à la bibliothèque des airs de tableaux de Caravage.

Une certaine magie s'opère. Connaissant la teneur de la plupart de ces volumes, Gabrielle et Vladimir ont l'impression de rentrer dans le sanctuaire d'un alchimiste ayant découvert le secret de la pierre philosophale.

Rosset monte sur l'escabeau qui glisse le long des rayonnages. À la hauteur des volumes de NOSTRADAMUS, il les tire doucement vers lui. C'est l'ensemble de la collection qui pivote. Ce sont de faux livres qui cachent un compartiment dans lequel se niche un superbe coffret en bois.

Ils y découvrent un certain nombre de papiers, dont un journal d'un certain Emile Forestier. En feuilletant les premières pages, on s'aperçoit que l'auteur a démarré ce livre dès le premier jour de sa prise de fonction de l'association spirite.

Les dates se succèdent, chaque séance est commentée :

2 janvier 1938, il a pu entrer en communication avec Robespierre

9 janvier 1938, c'est avec Danton que le contact s'est fait.

Etc.

Le livre devient intéressant lorsqu'arrive la date du 8 février 43 :

« Lucas Gaudin me demande de participer aux réunions. Il voudrait rentrer en contact avec sa mère. Difficile de dire non. »

12 février 43 :

« Gaudin participe à une première séance. Il est accompagné d'un médecin Hans Baumgartner. Rien à voir avec ce dernier, quelle culture ! Il parle français comme père et mère. »

19 février 43

« Séance avec Gaudin et Baumgartner.

Le médecin me parle de médecine anthroposophique. Je ne connais pas, mais cette théorie me semble intéressante. »

3 mars 43

« Excellente séance. Baumgartner est fasciné par le spiritisme.

Il me parle de plus en plus. Il me dit expérimenter cette médecine afin d'améliorer cette technique. La culture égyptienne tient une grande place chez lui et me parle de son grand intérêt de leur pratique de momification.

Il me parle aussi d'élixir d'immortalité. Je ne sais pas ce qu'est cette potion, mais je ne le montre pas. »

10 mars 43

« Nous avons eu une très longue conversation. Il me parle de la nouvelle Europe et de la suprématie aryenne. Ses idées me séduisent. Cette notion de pureté du sang me fascine. Il me parle des expériences de Hirzfeld durant la Première Guerre mondiale : que le groupe A serait associé à la race blanche et le groupe B aux races à peaux sombres. »

20 mai 43 :

« Baumgartner est ravi. Ses expériences sur l'immortalité avancent. Il m'a confié que grâce à Gaudin, il a tous les cobayes qu'il désire. À la demande, il peut lui fournir des juifs, des jeunes femmes des jeunes filles. »

21 juin 44

« Reprise des séances avec Gaudin et Baumgartner.

Gaudin semble extrêmement fatigué. Il est blanc comme un linge. Il a certainement compris que c'était la fin du troisième Reich.

À l'inverse, Baumgartner semble très calme.

Il me confie que c'est certainement la dernière fois que nous nous voyons. Il me remercie de l'avoir accueilli.

Je ne les ai plus jamais revus. »

22 août 44

« La ville est libérée.

Les relations que j'ai pu entretenir avec Baumgartner me manquent.

Gaudin a disparu de la circulation.

Je ne regrette pas mes idées "eugénistes" et mon antisémitisme.

Je confie ce journal à mon fils Emile. »

Ainsi Emile forestier n'avait pas tout dit. Ne voulant pas entacher la mémoire de son père, il avait orienté le commissaire vers l'explication du sarcophage.

Cela n'explique pas son meurtre. Ce livre n'est que de l'histoire ancienne.

Les documents suivants sont de la main d'Emile.

1948

Lettre envoyée par Baumgartner à mon père de la prison de Munich.

« Cher ami

Je vous remercie de m'avoir écrit. Heureusement mon incarcération touche à sa fin. Dès ma libération je retournerai en France rejoindre mon épouse.

J'espère reprendre mes expérimentations dans un cadre "plus légal".

Bien à vous,

Un dernier mot est griffonné dans un coin de la lettre :

Décès de mon père, 12 décembre 49
Paix à son âme.

En rentrant chez lui, Vladimir fait la synthèse à haute voix de ce qu'il a découvert.

— Forestier savait que le médecin était revenu en France continuer ses expérimentations. Je pense qu'il a dû poursuivre la piste Baumgartner.

Il a certainement trouvé quelque chose de sensible pour qu'on l'élimine. Les tueurs ont probablement emporté un des dossiers qu'il détenait. Sa position, mort devant le bureau, laisse à penser que le document en question se trouvait devant lui. Quant à mon agression, c'est une décision grave que de vouloir éliminer un commissaire de police. Ils n'ont pas hésité à intervenir deux fois.

Comment ont-ils pu connaître le déroulement de l'enquête ?

Il n'y a que lui et ses hommes qui sont informés des différentes étapes des recherches. Rosset connaît bien ses hommes. Il a construit au fil des années, un groupe de policiers solides et expérimentés. Une véritable équipe.

Il ne les voit pas divulguer des informations soit à leur famille ou à leurs amis.

Il n'y a pas de taupe dans mon équipe. Une mise au point s'impose.

Gabrielle se permet d'intervenir.

— Le seul de l'équipe qui est le moins expérimenté, c'est Paul, celui que vous appelez le « spirite ». Vu son jeune âge aurait-il divulgué des informations ?

— Demain, toute l'équipe sera au briefing. Il faut que nous fassions le point. Demande à Lucas de venir avec le lieutenant Tavernier.

Le lendemain, les policiers sont réunis autour de leur patron.

— Je vais vous parler de quelque chose qui m'interpelle et m'inquiète. C'est extrêmement important pour la suite de l'enquête. J'ai été agressé deux fois par des types qui ont du sang-froid. Nous nous sommes tous dit que nous approchions de quelque chose de sensible. Ma question, aujourd'hui, est de savoir comment ont-ils pu apprendre le développement de nos recherches ?

Je vous connais tous, vous n'avez parlé à personne de nos investigations ! N'est-ce pas ?

Paul, tu es le plus jeune, tu n'en as parlé à personne ?

— Bien sûr que non ! Je connais la musique !

Lucas prend la parole :

— Vous savez, patron, je suis sûr qu'il n'y a pas de « taupe » dans le groupe.

Une idée me vient à l'esprit. Ne le prenez pas mal, mais en avez-vous parlé avec votre hiérarchie ?

Un silence pesant tombe sur le groupe. Le lieutenant Tavernier prend la parole :

— Vous savez, commissaire, je me souviens d'une histoire concernant un curé pédophile. J'ai été obligé de passer au-dessus de mon chef de l'époque pour confondre le prêtre. Ce dernier était cul et chemise avec l'évêque !

Après réflexion, Rosset s'exprime :

— Le seul qui connaisse le développement de l'enquête c'est le procureur. Je le connais, c'est un ami. Je ne pense pas que ce soit lui qui lâche les informations.

Le plus simple, c'est d'aller lui en parler. Reprenons maintenant la suite de nos recherches.

Lieutenant ! Où en êtes-vous sur cette société suisse qui a racheté la clinique ?

— Cette société s'appelle NATURALPES. Toutes les maisons appartenant à ce groupe s'appellent NATURALPES. C'est une filiale appartenant à une multinationale qui s'appelle : HEALTH. C'est un trust qui gère des maisons de convalescence, des cliniques, des maisons de retraite. Tous les produits élaborés par NATURALPES sont distribués dans leurs différentes branches d'activité.

Depuis la création de la nouvelle clinique, c'est la même directrice qui dirige la maison. Elle s'appelle Ingrid Bauer. C'est un médecin spécialiste en médecine esthétique. Son mari, Hervé Bauer, est une pointure ! C'est un eurodéputé vert. Personnage extrêmement actif, il se bat pour l'agriculture bio et l'avenir de la planète. C'est un homme qui interpelle beaucoup le gouvernement ainsi que les médias. Ils ont deux grands enfants, le garçon fait des études de médecine, la sœur est en pharmacie. Tous les ans, l'Agence Régionale de Santé la contrôle et n'a signalé aucune anomalie.

Cela n'a rien à voir avec la clinique, mais le fils du concierge est connu de nos services pour trafic de drogue. Ce n'est pas bien méchant, on l'a chopé en train de vendre de la résine de cannabis aux jeunes du village. Pour l'instant, il a l'air de se tenir à carreau. Il travaille pour une entreprise d'horticulture.

— Merci lieutenant pour toutes ces informations. Essayez maintenant de creuser davantage sur la vie de Greta. J'aimerais savoir

ce qu'elle est devenue.

Se tournant vers Julien, l'inspecteur ayant enquêté sur Lyon.

— Et toi ? où en es-tu avec le labo Suisse ? As-tu eu de nouvelles informations sur Alban Feuillant ?

— Cela a été un peu long, l'entreprise ne voulait pas me donner de renseignements, arguant du fait que la police française n'avait aucun droit d'enquêter sur le territoire helvétique. Heureusement, j'ai de bons rapports avec nos homologues suisses. C'est par eux que j'ai eu finalement des informations.

De simple préparateur en pharmacie, Alban est passé rapidement représentant commercial de « TONUS » auprès des différentes filiales du groupe.

Ce qui va vous intéresser c'est que le labo « TONUS » n'est qu'une branche de la grande société « HEALTH » ! Ce groupe possède un immense réseau de sociétés qui s'emboîtent les unes aux autres. Nous savons maintenant que « TONUS » reçoit les produits « NATUREALPES ». Ce sont eux qui s'occupent du « Packaging » pour la France. Ils ne les fabriquent, mais ils interviennent pour les valoriser à la fois par l'emballage extérieur, mais aussi par leur conditionnement.

— Si je comprends bien, Alban doit connaître la clinique « NATUREALPES », car celle-ci est cliente chez « TONUS » ce n'est peut-être que le hasard, mais il ne sait peut-être pas que son grand-père a connu le fondateur de la clinique !

— Et toi, Paul ? Où en es-tu avec tes associations de sans-papiers ?

— Les choses ont un peu avancé. Une association « Terre d'Asile » installée en Haute-Savoie m'a appelé. L'un des bénévoles se souvenait du coup de fil de Forestier. Ce dernier lui avait demandé s'il avait noté des disparitions inquiétantes de personnes. Ce bénévole a répondu par la négative.

Le flux des personnes est variable. Certains disparaissent des écrans, mais on sait par les autres qu'ils sont partis clandestinement par le biais d'une filière. L'association a beau les mettre en garde vis-à-vis des passeurs qui ne visent qu'à prendre leurs dernières économies, ils n'écoutent rien.

La seule chose nouvelle, c'est qu'ils avaient appris par de nouveaux arrivants, c'est l'existence d'une nouvelle filière pour aller en Grande-Bretagne via des transporteurs suisses.

— Paul, tu vas aller rendre visite cette association et voir si le service des Douanes est au courant de ce nouveau trafic.

La journée passe sans d'autres informations.

Vladimir n'a pas envie de retourner vers ses horloges. En voyant Gabrielle préparer le dîner, il s'inquiète pour elle.

— Gabrielle, vous n'êtes pas retournée chez vous depuis longtemps, ne devriez-vous pas passer chez vous pour au moins relever votre courrier ?

— En ce qui concerne le courrier, personne ne m'écrit. Mes frères et sœurs ne sont pas des écrivains. Ils me téléphonent de temps à autre sans plus. Le reste, cela doit être des factures, elles attendront.
Vous voyez, commissaire, vous m'aviez promis le restaurant, je dîne tous les soirs avec vous !

— Ce n'est pas la même chose, vous êtes mon garde du corps la journée, mais aussi ma cuisinière presque ma nounou ! J'ai l'impression de revivre mes années d'enfance.

— Eh bien, parlez-moi un peu de vous !

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Au décès de mes parents, Florina s'est occupée de moi. À l'époque, nous habitions un pavillon pas très loin de l'endroit où a été découvert le sarcophage. À l'école primaire, j'étais un enfant si étourdi que je me suis retrouvé en pantoufles dans la cour de récréation ! À l'époque, j'étais de petite taille et subissais la loi des plus grands, en particulier d'un garçon : Bruno Bernardo. J'en ai bavé avec lui. Grâce à sa grande taille, il dépassait tout le monde d'une tête et faisait régner sa loi. Chef de bande, il provoquait les gamins des autres quartiers et en plus il trichait aux billes ! Néanmoins, j'ai gardé de bons souvenirs avec nos escapades en vélo et nos baignades au lac. Des années plus tard, je suis tombé sur lui. Il m'a bien reconnu, et pourtant c'est moi qui le dépassais cette fois largement d'une tête ! Il n'avait pas pris un centimètre ! Il faut dire que notre rencontre n'était pas fortuite. Je l'ai coincé pour un trafic de voitures volées. Mon rapport au juge d'instruction n'a pas été des plus clément. Par la suite, j'ai continué mes études secondaires. Beaucoup de mes copains se sont arrêtés en troisième. J'ai eu la chance de poursuivre jusqu'au Bac. Après ma licence de droit, je suis rentré à l'école nationale supérieure de Police à Collonges au mont d'or. Voilà, rien de bien extraordinaire, ma chère Gabrielle !

— À part votre tante, d'autres femmes ont accompagné votre vie ?

— Je n'ai pas l'habitude de me confier sur ma vie personnelle, cela me gêne, c'est une forme de pudeur.

— Vladimir, à l'heure où nous parlons, je ne suis plus votre garde

du corps, simplement votre confidente et amie, j'espère. Si cela vous gêne, n'en parlez pas !

Après un petit silence, Vladimir reprend le fil de son histoire.

— À la faculté, j'ai rencontré Vanessa. Elle faisait des études de droit afin de devenir avocate. Cela a été le coup de foudre immédiat. Nous nous sommes aimés passionnément. On s'est fiancés très simplement. Un repas avec sa maman, son papa était décédé, et ma tante. La bague venait de la famille de Florina. Puis le drame ! Vanessa a été assassinée par un déséquilibré. Cet événement m'a marqué au fer rouge.

— Vanessa, c'est cette jeune femme qui est en photo sur votre bureau ?

— En effet chaque fois que je pose mon regard sur elle, je me culpabilise. Pourquoi a-t-elle voulu m'accompagner ce soir-là ?

— Je regrette d'avoir réveillé en vous des souvenirs douloureux. J'imagine que votre souffrance doit être terrible, mais vous savez très bien que vous n'y êtes pour rien. C'est ce qu'on appelle « l'ironie du sort ».

— Je guéris petit à petit, surtout grâce à vous. Votre présence me fait oublier mes angoisses personnelles. Cela me rassure, je me sens bien.

— C'est gentil de me dire cela, cette promiscuité forcée par les événements, fait que nous commençons à mieux nous connaître de mieux en mieux. Vous m'intimidez moins.

Ils sont debout face à face. Ils ne se quittent pas des yeux, une sorte de magie s'opère. Ils s'approchent lentement l'un de l'autre. C'est à ce moment-là que le téléphone se met à sonner. C'est presque avec soulagement que Vladimir va décrocher.

— Allo ? Rosset à l'appareil.

— Salut, Vladimir, c'est Robert Duval, puis-je passer ? On ne se parle qu'au téléphone, j'aimerais bien te voir.

— Avec plaisir, je t'attends.

— Gabrielle ! C'est le procureur qui passe me voir. Cela tombe bien, je voulais lui parler de nos problèmes de fuites d'information.

Robert Duval est un homme droit. Issu de la DASS, il a pu grâce à son courage et sa ténacité faire des études supérieures. Il rencontre, hélas souvent d'anciens camarades de l'orphelinat tombés dans la délinquance. Malgré leurs égarements, il essaie de comprendre leurs

parcours et d'adoucir leurs sanctions.

Robert et Vladimir sont amis depuis des années. Ils se sont connus sur les bancs de la fac de droit. Le drame qu'a connu Rosset, Robert a essayé de l'aider à supporter ce terrible deuil. Au gré de leurs mutations respectives, ils sont restés toujours en contact. Ce qui les rapproche également, c'est que ce sont deux vieux garçons. Rosset dit de lui qu'il préfère la compagnie de ses chats à celui des femmes ! En effet Duval possède deux chats persans magnifiques qu'il promène de concours en concours.

Robert est surpris de voir une femme l'accueillir.

— Gabrielle, je suis la secrétaire du commissaire, chargée également de sa protection.

— Ravi de faire votre connaissance. Comment arrivez-vous à supporter cet ours mal léché ? Je le connais depuis plus de vingt ans, il n'a pas changé d'un iota.

— Arrête les compliments Robert ! Elle me fréquente aussi depuis quelques années et n'a pas l'air d'en souffrir ! Cela me fait plaisir de te voir.

Après quelques banalités, Rosset devient sérieux.

— Robert, il faut que je te parle de ce qui me préoccupe. Comme tu le sais, j'ai été agressé deux fois par des types qui ne reculent devant rien. Ils ont certainement voulu m'éliminer, car je commençais à connaître des informations sensibles. La question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment ils ont pu prendre connaissance des avancées de l'enquête ? Comme tu peux l'imaginer, j'ai interrogé mes hommes. Ils m'ont tous certifié que rien n'avait fuité de leurs parts. Je ne pense pas avoir une « taupe » dans mon groupe. Ils auraient pu faire une erreur auprès des journalistes, mais rien de particulier n'a été publié mis à part ma conférence de presse. Le seul qui soit au courant du déroulement de l'enquête c'est toi. En aurais-tu informé d'autres personnes ?

Duval réfléchit longuement.

— Tu t'imagines bien que ce n'est pas moi. La seule personne qui connaît le déroulement de tes recherches c'est le préfet.

— Le préfet ?

— Je n'ai pas été surpris de son coup de fil. Il était intéressé par l'affaire du sarcophage. C'est lorsque tu as découvert que Gaudin était le locataire du cercueil qu'il m'a téléphoné plus souvent. Il était inquiet du fait de la « réputation » de Gaudin. Il y a encore des nostalgiques du troisième Reich qui fêtent l'anniversaire du Führer et

pour eux, Gaudin était « l'ange purificateur ».

Il avait peur que cela se sache. Je l'ai rassuré sur ce point. Personne ne connaît l'identité des cadavres. Je l'ai senti soulagé. Il m'a demandé de continuer à le tenir informé. Maintenant que tu m'en parles, une question me chagrine. Il m'a demandé aussi où en étaient les recherches sur Baumgartner. Je ne comprends pas son intérêt pour ce médecin nazi. Ce n'était qu'un minuscule rouage de la machine à tuer de la Gestapo. Les pronazis ne doivent même pas le connaître !

— Lors de ton prochain entretien avec lui, dis-lui que les recherches sur Gaudin et sur Baumgartner sont closes, tout le monde étant décédé. Les recherches se poursuivent pour connaître l'identité des autres cadavres. C'est un mensonge par omission, mais si cela vient de lui, ils vont relâcher leur surveillance. Pour que tu connaisses le véritable développement des recherches, passe à la maison prendre de mes nouvelles.

Duval reprend la parole en disant qu'il va diligenter une enquête très discrète sur le préfet. Il connaît du monde en haut lieu qui va pouvoir l'éclairer sans faire de vagues.

— Maintenant, reste à dîner, depuis que j'ai un garde du corps qui se transforme en cuisinière, tu ne mangeras plus chez moi des raviolis en boîte !

Rosset se sent soulagé. Il est sûr que ce n'est pas son ami ni son groupe qui a fuité. Connaissant ce dernier, l'enquête sur ce haut fonctionnaire va être efficace et discrète.

Baumgartner

Ce matin, Lucas et toute l'équipe sont autour de leur patron.
Gilles Tavernier prend la parole en premier :

— Comme vous me l'avez demandé, j'ai poursuivi mes recherches sur Greta Baumgartner. Ne trouvant rien sur elle, je me suis intéressé à l'actuelle directrice Ingrid Bauer.

La première chose qui m'a fait sursauter c'est sa fiche d'état civil :

Ingrid Baumgartner épouse Bauer née le 3 avril 1969 à la clinique des « Edelweiss » mère : Greta Baumgartner, Père inconnu. C'est une véritable saga familiale, le cœur du problème, c'est cette clinique. Je me demande ce qui se trame à l'intérieur ? Je vous propose de demander l'aide de la section de recherche qui a la compétence d'agir discrètement. Comme vous le savez, ils sont en civils et possèdent des voitures banalisées.

— Excellente idée, si vous avez l'aval de votre hiérarchie. Et vous Julien, où en êtes-vous sur Alban ?

— Comme vous le savez, c'est lui qui représente le labo Tonus auprès de ses filiales. Il n'intervient pas seulement en tant que représentant, mais aussi comme fournisseur des produits commandés. Nos collègues suisses m'ont communiqué la marque et l'immatriculation de son véhicule : c'est un fourgon Mercedes Sprinter. C'est ainsi que je suis tombé sur Paul qui enquête sur cette filière de passeurs suisse. Nous nous sommes posé la question de savoir si Alban et le passeur n'étaient qu'une seule et même personne ? Il se trouve que les douanes le connaissent bien. Il passe régulièrement avec son fourgon. Il est contrôlé de temps en temps de manière aléatoire, il n'y a jamais eu de problèmes. Les marchandises transportées correspondent bien à ce qui est enregistré. Ils n'ont jamais eu vent d'une création d'une filière d'origine suisse transportant des sans-papiers. Ils vont demander à leur brigade mobile de surveiller les transporteurs suisses.

Une semaine a passé sans que l'enquête ait avancé : rien de nouveau aux yeux des enquêteurs.

Rosset a eu le feu vert pour réintégrer son bureau. C'est avec nostalgie qu'il quitte cette fois sa maison et… Gabrielle. La police a relâché la protection autour de lui. Un policier le raccompagnera chez lui le soir, car il est exclu qu'il puisse rentrer seul chez lui ! Ayant appris son retour, la presse fait le siège du commissariat pour quérir

de nouvelles informations concernant son agression.

Rosset déclare que les investigations sont en cours.

— Toutes les pistes sont envisagées. Je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant. Je ne manquerai pas de vous tenir informé. Quant à l'affaire du sarcophage, nous attendons les résultats de nouvelles analyses des médecins légistes pour nous prononcer. Je vous promets de faire une déclaration dès que l'on pourra mettre un nom sur les dépouilles.

Le discours est tellement laconique que cela fait même rire les journalistes.

De retour à son bureau, le planton lui dit qu'une femme veut lui parler au sujet de l'affaire Forestier. C'est la femme de ménage qui entre timidement une lettre à la main.

— Monsieur le commissaire, j'ai retrouvé ce courrier, dans la corbeille à linge. Elle vous est destinée. Dans mon émotion, j'ai oublié de la poster, je me suis aperçu que le destinataire c'était vous. Monsieur Forestier me l'avait donné la veille de sa mort.

Rosset ouvre la lettre.

Mon cher commissaire

Je vous écris pour vous informer de mes recherches. Je savais que Hans Baumgartner était revenu en France après sa détention. Il avait ouvert une clinique avec sa femme. Ma crainte, c'est qu'il ait poursuivi ses expériences. Je n'en ai pas la preuve. J'ai peur que la famille Baumgartner soit protégée grâce à de hauts appuis politiques.

Ce soir, je rencontre quelqu'un qui travaille pour la clinique. J'en saurais un peu plus, j'espère.

Bien amicalement,

Forestier

Rosset est un peu déçu du contenu de cette missive, car il avait déjà découvert les informations qu'elle contient. Mais chose intéressante, c'est que les agresseurs connaissent ou travaillent pour la clinique. Il fallait être au moins deux pour lui injecter de l'air dans la carotide afin de faire croire à un accident cardiaque.

Le plus surprenant, c'est qu'ils se soient attaqués directement à un officier de police. Ils auraient dû savoir que même si leur coup avait réussi, son successeur aurait redoublé d'énergie pour trouver un tueur de flics. Ils ont l'air de réagir de façon épidermique.

Il ne reste plus qu'à attendre les résultats de la section de recherche.

Gilles Tavernier est un officier tenace. Ce gendarme au physique impressionnant, 1,9 m environ a fait de nombreux stages d'endurance et plus particulièrement en Guyane. Ce genre d'exercice lui a forgé le

caractère. Il avait fait parler de lui lorsqu'il avait pu démasquer la conduite du prêtre pédophile. Il était passé au-dessus de son chef direct. C'est ainsi qu'il avait gagné ses galons de lieutenant. Il a de nombreux points communs avec Rosset : Il ne lâche rien, n'a pas encore fondé de famille et on ne lui connaît pas de petites amies. Ses camarades le surnomment le « moine ». Lui s'en fiche, ce qui l'importe c'est de découvrir la vérité même si elle fâche.

Après avoir fait son rapport avec l'aval du commissaire, il a su convaincre le capitaine de la section de recherche.

Pour infiltrer l'établissement, le capitaine a décidé d'envoyer un couple de gendarme. Ils sont aussi en couple dans la vie et partagent cette vie si particulière de la section. Ils s'immiscent dans des sphères plus ou moins glauques en fréquentant, dealers et maquereaux. Ils se frottent continuellement à la lie de l'humanité.

Damien et Marie se sont connus quand ils étaient tous les deux en gendarmerie mobile. Lors de leurs différentes mutations, ils se sont retrouvés en section de recherche et leur relation est devenue plus intime. Ils se sont alors mariés. Pour de nombreux couples, la vie à deux est extrêmement difficile. Le mari est rarement à la maison, l'épouse reste au foyer avec les enfants s'il y en a. Ce genre de situation peut nuire à la stabilité du ménage. Pour eux, la situation est plus claire, car il travaille souvent en binôme et ils n'ont pas d'enfants.

Dernièrement, lors d'une de ses dernières missions, Damien s'est luxé l'épaule au cours d'une arrestation difficile. Il est donc le candidat rêvé pour aller en maison de convalescence avec sa femme. Marie l'accompagne, car officiellement, elle souffre d'insomnie depuis l'accident de son mari. Le médecin militaire leur a concocté un dossier médical en béton.

Officiellement, Damien, représentant de commerce a eu un accident de la route et souffre de douleurs récidivantes chroniques, avec inflammation du tendon du long biceps. Quant à Marie, elle souffre de perte du sommeil dû à un choc émotionnel.

Ils ont rapidement trouvé de la place et arrivent à la clinique. Ils sont accueillis à la réception par une hôtesse qui les conduit vers leur chambre avec vue sur le parc. Celle-ci possède tout le confort : salle de bains, mini bar, télévision, accès internet.

Ils ont rendez-vous l'après-midi avec un médecin pour établir le programme des soins. Pour Damien ce sera de la kinésithérapie avec de la balnéothérapie et pour madame, des séances de yoga et de massages relaxants.

Une salle de restauration les attend avec des propositions de menus diététiques.

Le couple remarque que tout est fait pour que les pensionnaires passent devant une boutique où sont présentés de nombreux produits

élaborés par le labo « Tonus » des crèmes pour le corps, des compléments alimentaires pour une meilleure condition physique, d'autres pour la régulation du sommeil…

Plusieurs niveaux de soins sont proposés : un niveau de base « sécurité sociale » jusqu'au niveau « premium » qui propose un coach sportif personnel, une diététicienne proposant des conseils d'alimentation adaptés à chaque cas.

Damien et Marie ont choisi sagement le niveau de base. Le budget de la gendarmerie ne permettant pas de débordements excessifs. Ils ont ainsi le temps de se promener dans le parc et surtout de pouvoir observer tout ce petit monde.

Au niveau de la surveillance, il y a des caméras de sécurité à tous les étages, particulièrement aux endroits stratégiques tels que la boutique, l'entrée et les couloirs. À l'extérieur, tous les soirs, un vigile fait des rondes avec un chien.

Dans un premier temps, ils cherchent à repérer l'emplacement de la salle de contrôle et étudient la meilleure façon de pouvoir sortir de leur chambre le plus discrètement possible. En sortant de l'accueil, Marie descend au sous-sol et arrive aux cuisines. À côté se trouve le local de vidéosurveillance. La porte est pourvue d'un œilleton pour pouvoir distinguer la personne qui se présente. Un homme en sort et lui demande ce qu'elle fait là dans un endroit réservé au personnel.

— Je cherche les toilettes, à l'accueil on m'a dit de descendre et je me suis perdu.

— Effectivement, mais c'est en bas à droite et non pas à gauche !

Marie s'excuse et fait demi-tour sous l'œil suspicieux du vigile.

Damien de son côté a visité la maison. La clinique possède 4 étages. Le dernier est privé. Cela doit être les appartements de la directrice. Depuis les cuisines, on voit une extension qui jouxte le bâtiment. En flânant autour, il s'aperçoit que ce sont les chambres de fonction du personnel. Il fait connaissance d'un serveur qui se cache dans le parc pour fumer une cigarette. Fumer n'est pas bien vu par la direction. Vis-à-vis des malades, la clinique doit montrer un personnel sportif et sain !

Damien l'a rassuré en lui promettant de ne rien dire. Tranquillement, il le fait parler.

— Vous servez combien de personnes par jour ?

— Tout dépend du nombre de résidents. En ce moment il y a 80 personnes.

Sans compter le repas du personnel et de la direction. Madame Bauer se fait servir dans son appartement. Le nombre de repas peut changer. Tout dépend s'il y a ses enfants ou son mari. C'est une huile !

Il est député européen et plus souvent à Bruxelles que chez lui. Généralement, nous servons deux repas pour elle et sa mère.

— Elle a encore sa maman ?

— Une fois, j'ai monté les repas et je l'ai vue. Une très vieille femme en fauteuil roulant. Elle parlait en allemand à sa fille. Je n'en suis pas sûr, mais je crois qu'elle s'appelle Greta. Nous sommes très peu à monter les repas à l'étage privé. Mme Bauer ne veut pas que tout le personnel défile chez elle. Ses enfants sont grands. Quand ils rentrent chez eux, ils passent par la porte de service située à l'arrière du bâtiment. Nous n'avons pas de contact direct avec eux. C'est pareil pour son mari. Quand il revient de Bruxelles, il ne se mêle pas des affaires de la clinique. On sait qu'il est rentré, car on voit sa voiture dans le parking.

De retour dans leur chambre, ils font un premier bilan : L'établissement est bien surveillé. Pour l'instant rien ne leur paraît anormal. Ce n'est que le premier jour.

Ils vont aller se promener dans l'établissement et, pour éviter les caméras de surveillance, visiter les étages en passant par l'extérieur. En effet, l'escalier de service qui dessert en particulier le 4e sert aussi d'issue de secours en cas d'incendie pour le reste du bâtiment. Ils se sont aperçus également que les portes de sortie peuvent être facilement neutralisées. Les caméras de surveillance tournant le dos à la porte, ils pourront grâce à un petit gadget électronique tromper le vigile qui verra sur son écran toujours le même plan du couloir sans se rendre compte du passage des visiteurs.

De nuit, ils décident d'attaquer par le sous-sol. L'issue de secours donne juste en face du local de surveillance. Ils sortent discrètement de leur chambre par la fenêtre. Pour ces militaires accomplis, ce n'est qu'une formalité. En deux temps, trois mouvements, ils se retrouvent en bas de l'escalier de secours. La porte du sous-sol est ouverte, Damien neutralise le détecteur d'intrusion avant qu'il ne se déclenche, la salle de vidéosurveillance se trouve en face de l'entée. Pas un son ne sort du local. Sans faire de bruit, il déverrouille la porte. La nuit, il n'y a personne. La clinique est filmée en continu. Les écrans de contrôle montrent les différents étages. Les images sont enregistrées sur un disque dur. Sur la table est posé un registre où sont notés tous les résidents avec leur numéro de chambres. Ce document a l'air d'être réactualisé régulièrement. En face des noms, une case intitulée incidents. Toutes les cases ont été annotées : RAS.

Les patients sont bien surveillés. Hormis les écrans de contrôle, sur le bureau trône un téléphone avec un répertoire. Un frigo et un bureau complètent le mobilier. En ressortant du local, ils remarquent une autre porte avec un gros verrou. Cette dernière est rapidement

déverrouillée. À l'intérieur se trouvent les archives de l'établissement classées par année et le plus intéressant semble être un vieux coffre-fort placé dans l'angle de la pièce.

Damien se transforme en Arsène Lupin. Sans grosses difficultés, il identifie le mécanisme et réussit à ouvrir la porte. Il y trouve deux registres à l'intérieur.

Ils ont tous les deux le même intitulé : « Wissenschaftliche experimente », mais l'un qui doit être le plus ancien, porte le nom de Hans Baumgartner et le second ceux de Hans et Greta Baumgartner. Damien ne lit pas l'allemand, mais pense qu'il doit s'agir de journaux d'expérimentation. Il photographie les pages de deux volumes. C'est une entreprise fastidieuse et longue. Marie fait le guet à l'extérieur et heureusement rien ne bouge. Damien remet tout en place et referme la porte. Ils rejoignent leur chambre sans encombre. Demain matin, il fera parvenir les photographies auprès de leur service pour traduction. Ils pourront savoir s'ils ont fait une bonne pioche.

Au commissariat, Rosset reçoit la visite de Robert Duval.

— Mon cher Vladimir, je préfère te parler de vive voix. J'ai pu en savoir un peu plus au sujet du préfet. Pierre Héricaut sort de l'ENA. Il a eu un cursus normal, sous-préfet pendant six ans, il a été nommé préfet l'année dernière. J'ai appris qu'il était franc-maçon. Le plus intéressant est qu'il appartient à la même loge que le député. La femme d'Alexis Bauer est d'origine allemande et comme tu l'as découvert son grand-père était un médecin nazi. On pourrait penser qu'il a eu peur que les médias s'emparent de cette affaire pour éclabousser sa carrière de député ainsi que celle de son épouse. Aussi ; je me suis renseigné sur la personnalité de Bauer. Il est issu d'une famille d'origine alsacienne qui a fait fortune dans la soie. C'est son frère cadet qui a pris la tête de l'usine de textile après le décès de son père. Alexis a fait science-po et s'est très vite intéressé à la politique. Il a milité au parti radical de gauche puis a pris à temps le bon train de l'écologie. Il a réussi à se faire élire comme député européen sous la bannière écologique. Il a connu son épouse au cours d'un bal étudiant. Elle, après sa thèse a travaillé en Suisse. C'est à ce moment qu'elle a connu les laboratoires « HEALTH ». Ces derniers voulaient créer une maison de convalescence. J'ai appris que les anciens bâtiments de la clinique « les Edelweiss » appartenaient toujours à Greta Baumgartner. Elle y vit recluse depuis le scandale médical.

Elle a donc vendu sans problème la clinique au groupe suisse par l'intermédiaire de sa fille. Vraisemblablement, une clause de la vente devait spécifier qu'Ingrid Bauer prendrait la direction de l'établissement. Je pense que le préfet, outre ses liens avec Bauer, n'a pas voulu non plus qu'une polémique puisse s'étaler sur les réseaux

sociaux ou dans la presse. Je ne vois pas non plus un député faire mettre un « contrat » sur ta tête pour te faire taire.

— Mon cher ami, je te remercie pour tous ces éclaircissements. Je ne manquerai pas de te tenir au courant de l'évolution de l'enquête.

Révélations

Lucas demande à parler à Rosset.

— Nous avons arrêté un dealer, il y a quelques jours. On le connaît bien. Luigi Di Marco est un petit trafiquant d'herbe et de résine de cannabis, occasionnellement maquereau. Il a passé plus de temps en prison qu'à l'air libre. Son casier est aussi épais qu'un dictionnaire. Cette fois-ci, on l'a « serré » avec une belle quantité de cocaïne. Visiblement, il est passé à la catégorie supérieure. Avec son casier, le juge ne va pas lui faire de cadeaux. Pour tenter d'adoucir sa peine, il nous a lâché une belle information :

Il nous a parlé d'un contrat qui avait été lancé sur vous. Depuis, il ne veut plus rien dire. Il exige des garanties et ne lâchera le morceau qu'à ce moment-là.

Rosset se lève d'un bond.

— Je vais lui parler et m'occuper de lui personnellement.

Di Marco arrive un moment plus tard devant le bureau du patron. L'air goguenard, il se sent fort. Pour une fois, c'est lui qui a les cartes en main.

Rosset le fait mijoter juste derrière la porte. Le phénomène de l'attente est bien connu. Incertitudes, craintes, impatiences s'y succèdent et s'y mêlent. Ces phénomènes sont augmentés particulièrement chez les gens qui n'ont pas la conscience bien tranquille. L'attente fragilise l'état mental de l'individu.

Lorsque les inspecteurs s'aperçoivent d'une certaine nervosité chez lui, ils passent à la scène 2.

Des cris stridents émanent du bureau du commissaire, on entend une succession de gifles accompagnées de supplications puis de pleurs :

— Arrêtez, arrêtez s'il vous plaît ! Je vais tout vous dire !

Puis un grand silence s'installe avant que surgisse de la porte de Rosset. Un homme en chemise blanche débraillée, menotté, est conduit sans ménagement dehors. On le fait entrer dans la pièce. Il ne connaît pas le commissaire ; il a toujours eu affaire à ses collaborateurs. Sa réputation auprès des malfrats n'est plus à faire. On le craint.

Rosset prend la parole :

— Alors tu as des révélations à nous faire ?

— Je veux bien vous dire ce que je sais, dit-il d'une voix mal assurée, mais je veux des garanties pour la suite si je parle.

— Ne me parle pas de garanties ! Les garanties c'est pour les assureurs, ici tu es dans un commissariat. Tu es dans la mouise jusqu'au cou. Et pour bien faire, je peux te mettre sur le dos le meurtre du petit rabatteur qui travaillait dans ton quartier.

— Mais ce n'est pas moi ! Je n'ai rien fait !

— Personne ici n'a rien fait, on n'arrête que des innocents, alors mets-toi à table et nous verrons ce que l'on peut faire pour toi.

Di Marco est ébranlé. Ce n'est qu'une petite frappe, on est loin de ces caïds endurcis qui n'ont pas froid aux yeux.

— Je vais vous dire ce que je sais.

Intérieurement, Rosset se réjouit de sa petite mise en scène. Le prévenu qui a tant crié est un inspecteur. Taper dans ses mains fait le même bruit qu'une gifle bien sentie. Le reste est une mise en condition psychologique.

— Alors, nous t'écoutons.

— J'ai su qu'il avait un contrat sur votre tête par mon fournisseur de dope.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je n'en sais rien. C'est un gars d'origine italienne comme moi, je sais qu'il vient de sortir de cabane. Il m'a dit : cela t'intéresse de dessouder un flic ? Il y a du blé à la clé, on propose 5000 euros. Je lui ai répondu que je n'étais pas un tueur. Dommage pour toi, il m'a dit qu'il allait refiler l'affaire aux « motards ».

— C'est qui ces motards ?

— Ce sont des malfrats qui agissent en moto. Ils corrigent ceux qui payent mal, ceux qui font de la concurrence déloyale. Au pire ils les descendent, toujours de la même manière : deux sur la moto, un qui conduit l'autre qui tire.

— Sais-tu comment a-t-il eu cette information ?

— Par un gars qu'il a connu en tôle.

— Tu n'en sais pas plus ?

— Non, c'est tout ce que je sais.

— C'est bien de nous avoir aidés. Cela sera retransmis au juge. Il en

tiendra compte.

L'interrogatoire terminé, Rosset demande à Lucas :

— Tu vas me faire un travail de bénédictin. Tu vas aller fouiller dans les archives pour identifier quel est cet Italien qui vient d'être libéré. Di Marco est originaire de Taormine, cherche un Italien issu du même « bled ». Je suis sûr qu'il connaît son nom. Il n'a pas voulu dévoiler sa source. Siciliens tous les deux, ils sont tenus au silence. Puis lorsque tu auras son nom, renseigne-toi auprès de l'administration pénitentiaire pour savoir quels prisonniers partageaient sa cellule. Ce n'est peut-être pas lors de sa dernière incarcération qu'il l'a connu.

La gendarmerie a envoyé une copie traduite en français des documents photographiés par Damien.

Le premier livret écrit par Hans Baumgartner est le récit au jour le jour des expériences qu'il a effectuées dans la cave de Gaudin.

Tout y est minutieusement annoté. C'est un livre d'horreur à l'état pur. Les expériences sont décrites de façon chirurgicale. De premières injections de nitrate de potassium et d'alunite, aux perfusions sanguines d'un sujet à l'autre, Baumgartner note la description précise de leurs agonies.

Il a même pris la peine de noter l'identité des jeunes femmes qu'il a martyrisées.

La plupart sont d'origines juives âgées de 18 à 30 ans. En compulsant le livre, on note à 30 le nombre de victimes. Dans les derniers jours, il prend même la peine de noter le nom des cinq femmes qui vont permettre à Gaudin d'aller vers l'immortalité. Le même jour, il écrit que la femme de Gaudin veut suivre son mari. En aparté, le médecin avait noté que ces femmes avaient été choisies pour leur talent en peinture.

Ce sont donc elles qui ont peint les motifs égyptiens dessinés par Baumgartner.

On peut imaginer sans peine dans quelle terreur ces femmes vivaient, recluses dans cette cave. Le livre a dû être confié à son épouse. Ce médecin était du même acabit que Josef Mangele et, comme ce dernier, est resté impuni de ces atrocités. Rosset a enfin la liste nominale de ces victimes. Il va la faire parvenir aux différents organismes juifs en espérant qu'il reste encore des membres vivants.

Le deuxième livret signé par le couple Baumgartner est le récit de leur recherche médicale sur le rajeunissement cellulaire.

C'est un livre journal qui décrit minutieusement les différentes étapes de leurs expérimentations. Ils ont commencé par des tests en laboratoire en particulier sur les groupes sanguins et leur rhésus. Puis ils ont ajouté certaines vitamines pouvant « booster » les cellules

sanguines, en particulier les globules rouges.

Les premières expériences humaines se sont faites sur des patients volontaires. Là aussi, leurs noms sont notés ainsi que les sommes d'argent considérables qu'ils ont déboursées pour bénéficier du traitement. Le livre se termine sur l'expérience des deux patients décédés. Le rapport mentionne que les deux gendarmes vont continuer la visite de l'établissement les nuits prochaines.

Damien et Marie ont pris la décision de retourner dans les sous-sols pour terminer leur exploration. Outre la cuisine, la salle de vidéosurveillance, le local des archives, ils découvrent un escalier qui s'enfonce dans le sol. Cela doit être la cave. En rentrant dans la pièce, ils y découvrent un énorme bric-à-brac fait de lits et de fauteuils. Une épaisse couche de poussière recouvre le tout. Il y a bien longtemps que personne n'a pénétré dans cet endroit. Ils se faufilent péniblement vers le fond et découvrent des armoires métalliques. Ces placards sont remplis de vieux draps, d'alèses et de couvertures. Deux armoires sont fermées par un cadenas. Rapidement, Damien débloque les portes. En les ouvrant, il s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'une salle meublée d'un lit, d'une table et de sanitaires aménagés. Des prises électriques sont installées contre le mur. Un soupirail doit laisser passer la lumière quand il fait jour. Il ne semble pas que la pièce ait été utilisée pour garder quelqu'un contre sa volonté. En effet, la serrure est située à l'intérieur de la porte. Cela a pu servir à cacher des gens. Dans un tiroir de la table, Damien découvre d'anciennes cartes d'identité sans photo.

Puis un carnet avec une liste de noms :

Wolfgang Weinberg… André Schreiber
Gerhard Steiger… Gérard Pinois
Etc.

Hans et Greta ont certainement caché des Allemands recherchés par les autorités. On peut penser que ce sont des connaissances nazies de Hans qui ont désiré changer d'identité. Tout comme les registres médicaux, le couple a noté scrupuleusement le passage des fugitifs avec leurs nouveaux noms.

Les Baumgartner faisaient certainement partie d'un réseau d'exfiltration utilisé par les nazis, ce qui leur permettait ensuite de partir pour la Suisse toute proche. Hans en sortant de prison n'a pas rompu les contacts avec ses camarades qui étaient encore cachés. À l'époque la pression pour les retrouver devenait de plus en plus forte grâce à l'action de gens comme Serge Klarsfeld. Le livre se termine en 1963.

Damien prend le temps de photographier la pièce et les documents. Le plus difficile est d'effacer leurs traces qu'ils ont dû laisser dans la

poussière.

Les nuits suivantes, notre couple de gendarme poursuit sa visite nocturne.

Les autres étages sont rapidement reconnus. Ce sont essentiellement des chambres de patients. Ils ont même le nom de chacun d'eux avec le numéro de leurs chambres grâce à la liste photographiée dans la salle de surveillance.

Une nuit, ils arrivent à s'introduire dans l'appartement d'Ingrid Bauer sans les réveiller. Ils voient la chambre médicalisée de Greta ainsi que celle d'Ingrid. Les enfants n'étant pas là, ils se sont introduits dans leurs chambres situées sous les toits. Rien d'anormal ne leur saute aux yeux.

Pour eux, la visite de la maison est terminée. Ils vont étendre leurs investigations vers le parc.

L’étau se resserre

Au commissariat, Lucas vient livrer des informations importantes.

— Nous avons pu remonter la piste Di Marco. On a réussi à identifier l’italien, le dealer, grâce à son lieu de naissance. Il s’appelle aussi Di Marco, c’est son cousin germain. Pietro Di Marco a eu deux condamnations. La première fois, il a été accusé de recel. Condamné à deux ans de prison, il n’en a fait qu’une, sorti pour bonne conduite. La seconde fois, il a été jugé pour usage de drogue. Il a effectué une peine de six mois puis a été libéré, car il avait accepté un travail non rémunéré au profil de la collectivité. Les autorités pénitentiaires nous ont fait parvenir les noms de ses différents codétenus. Ils étaient quatre lors de la première incarcération. Il y en a encore deux sous les verrous et le troisième est sorti depuis un moment. Il s’appelle Franck Corbet. Condamné pour trafic de drogues, il travaille aujourd’hui dans une entreprise d’horticulture. Depuis, il se tient à carreau. Mais ce qui est intéressant c’est que c’est le fils du concierge de la maison de repos « NATURALPES » !

Est-ce que ce Corbet aurait pu lancer un contrat sur la tête d’un commissaire ? On le voit mal financer une telle entreprise avec une paie d’ouvrier. Ce ne peut être qu’un sous-fifre appartenant à une organisation bien structurée.

Pour Rosset la priorité aujourd’hui est la surveillance étroite de ce garçon.

Sa brigade va pouvoir bénéficier d’un regard interne grâce à nos deux gendarmes et d’une observation extérieure faite par Tavernier.

À la maison de convalescence, Damien et Marie continuent leurs soins. Ceux-ci sont de qualité. D’excellents professionnels s’occupent d’eux. Ingrid Bauer passe régulièrement auprès de la clientèle pour connaître leur degré de satisfaction. En discutant avec son kinésithérapeute, Damien apprend que cette femme est très exigeante, mais très agréable et prête à rendre service quand le travail est bien fait. De plus, outre le salaire, il est intéressé à la vente des produits vendus en boutique. L’intérêt est de fidéliser la clientèle afin qu’elle puisse continuer d’acheter en ligne lorsqu’ils ont quitté l’établissement. Les sportifs de renom qui sont venus se faire soigner deviennent des promoteurs formidables de la marque. Certains sont même sponsorisés, les skieurs en particulier. Le revers de la médaille, c’est que « NATURALPES » exige d’eux des résultats probants sinon ils

perdent leur appui financier. La clientèle ne rechigne pas à acheter ces produits, car ils sont d'excellentes qualités. Que ce soit en complément de leurs soins ou pour un suivi diététique, la boutique obtient un franc succès, le laboratoire propose à chaque client de pouvoir créer eux-mêmes leur clientèle. Ils pourront ainsi obtenir des réductions sur leurs propres achats et, si le volume de leurs ventes est important recevoir une rémunération significative.

L'exploration du parc est prévue pour cette nuit. Le vigile passe deux fois avec son chien. Une première fois vers 21 h, une seconde vers minuit. Le reste de la nuit, il reste dans un petit local attenant à la conciergerie. Ce bâtiment possède deux étages. Au rez-de-chaussée, on distingue bien la fenêtre de la cuisine ainsi que celle du salon qui donne sur le parc. La loge possède un guichet donnant sur le portail d'entrée. Le vigile étant passé, Damien et Marie se dirigent vers son local. Ce dernier regarde la télévision. En scrutant par la fenêtre, le chien se met à grogner, il a senti des intrus. Le maître le calme d'une caresse sur la tête. Il n'a visiblement pas envie de ressortir, son feuilleton semble plus passionnant. Se dirigeant ensuite vers la conciergerie, ils voient le père et son fils regarder la télévision. Ils ont bien reçu les nouvelles consignes : s'intéresser le plus près possible de Franck Courbet.

Visiblement, rien ne se passera cette nuit, nos deux gendarmes regagnent leur chambre.

Tavernier a été alerté par Lucas. À la suite des révélations d'un dealer, il se pourrait que Franck Corbet ait pu jouer un rôle dans l'attentat contre le commissaire.il s'agit de renforcer la surveillance auprès de ce garçon.

Pour le lieutenant, c'est une surprise, car il connaît bien le jeune homme. Il a été condamné à la suite d'une erreur de jeunesse. Il travaille aujourd'hui. Grâce aux rapports de Damien et de Marie, il sait qu'il passe la majeure partie de ses soirées chez son père. Qui peut-il fréquenter en dehors de ses heures de travail ?

Il va éplucher son emploi du temps. Dans un premier temps, il se rend chez son patron. Ce dernier n'est pas étonné de sa visite, la gendarmerie passe de temps en temps afin de savoir s'ils n'ont pas subi de dégradations de leurs serres ou vu des personnes suspectes roder autour de leur entreprise.

Pendant cette visite, le lieutenant lui demande comment vont les affaires et s'il n'a pas de problèmes avec son personnel. Ce dernier lui répond que tout va bien. Son carnet de commandes est rempli, le personnel sympa et ponctuel. Ils démarrent le travail à 8 h et aucun ne manque à l'appel. Ils finissent à midi et le soir à 18 h. La plupart vont déjeuner dans le bar restaurant du village « le Chalet ». Ils proposent une cuisine conviviale et beaucoup de monde vient y déjeuner. On

croise les ouvriers de la maison d'horticulture, mais aussi du personnel de la maison de convalescence. Tavernier connaît bien le patron du « chalet ». Sa brigade vient souvent manger chez lui pour fêter une promotion ou un anniversaire. Dans l'après-midi, le lieutenant passe voir le restaurateur.

— Bonjour ! Je passe vous voir, car on m'a parlé d'un trafic de cannabis qui se serait implanté de nouveau dans le village. Avez-vous entendu quelque chose derrière votre bar ?

— Rien ne m'est parvenu aux oreilles. Autrefois, il y avait le petit Franck Corbet qui s'était fait prendre, mais depuis son arrestation je n'ai rien entendu. Quant à Franck, il a l'air de se tenir à carreau. Je le vois à midi et le soir, lorsqu'à la fin de son travail, il vient boire un verre. Il ne touche plus à la drogue, et n'a plus le même regard « d'allumé » qu'auparavant. Il fréquente ses collègues du travail et connaît quelques membres du personnel de la maison de retraite, car, comme vous le savez, son père en est le concierge.

De retour à la gendarmerie, Lucas lui signale l'arrivée probable d'Alban Feuillant. Le service des douanes l'a contrôlé il y a quelques jours. Rien de spécial n'a été signalé, il était parfaitement en règle.

Damien et Marie sont prévenus de l'arrivée de Feuillant et en informent Tavernier. Ils le voient entrer dans l'établissement en répondant par un vague grognement au bonjour de l'hôtesse. On sent immédiatement que ce type est imbu de sa personne. C'est le représentant de « NATURALPES ». Lui qui distribue les bonnes et les mauvaises notes. Ingrid Bauer a été prévenue de son arrivée. Elle ne se laisse pas démonter par son attitude. Elle a connu Alban lorsqu'elle travaillait en Suisse. Il était préparateur en pharmacie. Il a grimpé les échelons, mais elle ne se laisse pas impressionner pour autant. De plus, les ventes ont extrêmement bien fonctionné. En le jaugeant juste avec son regard, elle le fait bafouiller. Ce dernier l'a félicité pour ses performances commerciales et va compléter la liste des produits manquants. Sans un mot, Ingrid Bauer rejoint son bureau, un sourire moqueur aux lèvres. Son travail terminé, Feuillant remonte dans son fourgon et prend la direction de la sortie. Damien signale à Tavernier son départ d'un coup de téléphone.

Ce dernier, caché à l'extérieur de la clinique, le voit sortir et s'engager sur la route. Mais un peu plus loin, Feuillant se gare, descend de son véhicule et revient l'établissement en se dirigeant vers la loge du concierge.il le voit en train de passer un coup de fil. Quelques instants plus tard, Franck Corbet sort de la loge et les deux disparaissent à ses yeux.

Le lieutenant rappelle Damien en lui disant que Franck et Feuillant

se rencontrent. Qu'il aille voir ce qu'ils manigancent. Damien se dirige rapidement vers l'entée et les voit s'enfoncer dans le parc et disparaître à sa vue. Où sont-ils passés ? Il ne les entend plus. Il ne peut pas s'approcher de trop près de peur de se faire remarquer. Le chien du vigile se met à aboyer, ce n'est pas le moment de se faire remarquer et fait demi-tour. Il rappelle Tavernier :

— Je les ai perdus de vue ! Les as-tu vus ressortir ?

— Non, ils ne sont pas dehors. Attends un instant ! Feuillant se dirige vers son fourgon, se saisit d'un carton et retourne de nouveau dans le parc. Tu les vois ?

— Non, je suis trop loin, le chien n'arrête pas d'aboyer, il m'a senti

— Il faut savoir où ils sont allés.

Cette fois, c'est Marie qui fait le guet. Elle s'approche de la conciergerie. Elle voit, à travers la fenêtre, le père dans la cuisine. Ils ne sont pas dans le salon non plus. Ils sont dans le parc, mais où ? On dirait qu'ils se sont envolés. Damien et Marie auraient-ils raté une autre construction ? Une deuxième inspection s'impose. Marie revient sur ses pas et ne voit personne. Deux heures plus tard, Tavernier revoit Feuillant rejoindre son véhicule et partir.

Le lendemain, Damien et Marie sont interdits. Ils ont pourtant ratissé le parc de long en large et n'ont pas vu d'autre bâtiment. Ils partent se promener dans la direction où ils les ont vus s'engager la dernière fois et s'enfoncent dans la propriété. À sa limite, ils aperçoivent une cabane qu'ils n'avaient pas remarquée. Un homme en sort, un râteau à la main et leur fait un signe amical. La porte est ouverte, on y distingue des outils ainsi que des tondeuses entreposées.

— Vous n'êtes pas nombreux à venir jusqu'ici ! C'est le coin le plus sauvage, on y trouve même des champignons ! Si vous continuez tout droit, vous verrez une petite clairière avec un banc, vous pourrez vous y reposer : leur dit le jardinier.

Continuant tout droit, ils tombent sur une charmante petite clairière avec un banc en bois vermoulu.

— Le jardinier a dit que personne ne venait ici, regarde, on y voit des traces de pas, récentes. C'est peut-être là qu'ils sont venus discuter.

— Pourquoi aller si loin, ils n'avaient qu'à avancer de quelques mètres pour être tranquilles.

— En effet c'est étonnant, le lieutenant a vu Feuillant revenir avec un carton dans les mains, où aurait-il pu le cacher ?

Rien ne leur saute aux yeux.

— On a vu les traces de pas, ils sont donc bien venus ici. Le seul endroit où ils ont pu aller c'est sur le banc.

Marie inspecte le pourtour et ne voit que de la végétation. Damien fixe les traces de pas, elles s'arrêtent devant eux. En examinant attentivement le sol, il remarque que l'herbe n'est pas de la même couleur derrière le banc. Elle y est beaucoup plus foncée. En la touchant, il s'aperçoit que c'est de l'herbe synthétique. Les voilà tous les deux à quatre pattes. Ils distinguent une plaque d'environ un mètre carré. Vers l'un des pieds du banc, Damien voit une poignée souple en plastique. En tirant vers le haut, la plaque s'ouvre et laisse découvrir un couvercle rond en acier. Damien tourne la poignée et ouvre le couvercle. Il voit alors un escalier descendre dans un conduit. On dirait un ancien abri antiaérien. Damien se faufile à l'intérieur. Marie reste à l'extérieur.

En descendant, il trouve un interrupteur. La lumière des néons lui fait découvrir une grande salle voûtée. On y voit un ancien système de ventilation, une petite salle attenante qui fait office de sanitaires. Il a fallu une belle quantité de béton pour réaliser cet ouvrage. La salle principale est aménagée en laboratoire. Des rayons remplis de boîtes étiquetées surplombent une paillasse. Sur celle-ci se trouvent une balance de précision, des pipettes, des éprouvettes graduées, un agitateur de labo. Tout le matériel nécessaire à un préparateur en pharmacie. Sur le côté, des cartons sont prêts à être envoyés. En ouvrant l'un d'eux, il découvre des flacons remplis de comprimés rouges, dans le suivant ce sont des blancs.

Damien prend deux échantillons puis photographie l'ensemble de la pièce avec ses flacons ainsi que tout le matériel qu'il vient de découvrir. Avant de remonter, ils remettent tout en place.

Le jardinier n'est pas venu voir ce qu'ils faisaient, il le retrouve en train de tailler une haie.

— Alors, vous avez trouvé la clairière, c'est un coin reposant n'est-ce pas ?

Marie lui demande l'origine de cette clairière et du banc.

— Il y a longtemps dans les années 38, l'ancien propriétaire avait fait aménager cet endroit pour y pique-niquer. Monsieur De Varins avait fait fortune dans le commerce du vin. À l'époque, les vins « De Varins » étaient réputés mon père et lui se sont connus lors de la Première Guerre mondiale. À leur retour, De Varins a aidé mon père à trouver un emploi dans le village. Il lui était redevable. C'est donc lui qui s'est occupé des travaux. Autrefois, il y avait même une gloriette installée près du banc qui a disparu aujourd'hui. Cela lui prit des jours, et ma mère lui demandait toujours ce qu'il faisait ! Il lui

répondait qu'après les travaux il parlait de leurs souvenirs de guerre. Je me souviens que lorsqu'il rentrait, ses habits étaient couverts de ciment. Il disait qu'il faisait en plus des travaux de consolidation.

Il lui a fallu trois bons mois pour finir cette clairière. Ma mère s'était moquée un peu de lui pour tout ce temps qu'il y avait passé. Il lui répondait qu'ils étaient désormais à l'abri. C'est vrai que De Varins lui avait donné une belle somme d'argent pour la réalisation de ces travaux. Voilà, l'histoire de cette clairière, le plus triste c'est que monsieur De Varins n'en a pas profité, sa femme et lui sont morts juste après la guerre. Ce sont des « schleus » qui ont acheté la propriété aux héritiers pour en faire une clinique.

Ce qui est bien chez les bavards, c'est que l'on n'a pas à leur poser plusieurs questions, avec une seule il répond à tout ce que vous voulez savoir.

Leur mission terminée, Damien et Marie envoient leur rapport à la brigade.

Tactique

Les éléments de l'enquête arrivent petit à petit sur le bureau du commissaire.

L'analyse des échantillons est la suivante :

En ce qui concerne les comprimés bleus, ce sont des stéroïdes anabolisants, des produits qui augmentent le volume musculaire et la performance. Les blancs sont des drogues appelées « festives » à base de cocaïne et d'anabolisants. Ce sont les jeunes qui utilisent ce genre de produit pour continuer à faire la fête et masquer un moment les effets de l'alcool. Alban Feuillant en est certainement le concepteur. Il a une formation de préparateur en pharmacie et doit pouvoir se fournir grâce à son labo suisse. Il faudra trouver l'astuce qu'il lui a fallu pour détourner ces matières premières.

Rosset prend la parole :

— Trois questions se posent :

La première : comment font-ils pour distribuer la drogue ? Franck Corbet ne va pas en boîte de nuit et ne fréquente pas de milieu sportif. Il faut trouver la filière qu'il utilise.

La seconde : est-ce qu'Ingrid Bauer connaît l'existence de l'abri et fait-elle partie du réseau ?

La troisième : Franck Corbet et Feuillant sont-ils les commanditaires de mon attentat et ont-ils assassiné Forestier ?

— Dans un premier temps, nous allons pirater les portables de Feuillant et de Corbet. Nous saurons ainsi ce qu'ils trament et quelles décisions ils seront amenés à prendre. On va demander à Damien et à Marie de sonoriser le laboratoire. Rien ne pourra nous échapper.

À ce propos, Tavernier signale que ce sera leur ultime mission, leur temps de convalescence se termine.

— Lucas et Tavernier, vous allez intensifier la surveillance sur Franck Corbet. Paul et Julien vous pistez Alban Feuillant. De mon côté, je vais m'occuper du gang des motards.

Rosset est heureux de reprendre le terrain en laissant à Gabrielle la paperasse administrative. Il va faire le tour de ses informateurs. Dans le domaine de la drogue, sa meilleure « balance » c'est un nommé « Banane ». Son surnom vient de sa coiffure. Hélas ! la drogue n'a pas

arrangé son état capillaire et sa banane est devenue un ridicule cornichon juché sur son crâne. Ce n'est pas sa priorité, car ce qui l'intéresse est de pouvoir avoir sa dose quotidienne.

Lorsque Rosset lui téléphone, il le sent nerveux :

— Allo, c'est Rosset à l'appareil, on peut se voir à l'endroit habituel ?

— Écoutez-moi, Commissaire, je n'ai pas eu mes « vitamines » ce matin, je ne suis pas très en forme.

— Je vais te donner une petite avance pour t'acheter « tes vitamines », viens me voir.

Rosset n'a pas beaucoup à attendre, il le voit débouler quelques instants plus tard au volant d'une vieille Clio. Le lieu de rendez-vous se trouve dans la zone industrielle. C'est un coin discret, on ne croise pas de piétons, seul le vacarme des camions perturbe l'endroit. « Banane » est vraiment en manque, il tremble, sa démarche est mal assurée.

— Commissaire ! Vous avez dit que vous pourriez m'aider ?

— Tout à fait, je voudrais avant avoir des éclaircissements sur le gang des motards ?

— Ces types ! Ils sont hyper dangereux ! Personne ne les fréquente. On dit qu'ils sont armés et qu'ils n'hésitent pas à braquer n'importe quoi.

— Où peut-on les trouver ?

— Ils squattent un hangar désaffecté qui servait de remise à bateaux sur la route du lac, vous ne pouvez pas vous tromper. Ils mettent leurs motos devant.

Rosset lui donne un petit billet. Prestement « Banane » lui prend et détale pour aller chercher sa dose. Le commissaire téléphone ensuite à Robert Duval, le procureur.

— Robert, il me faut une autorisation de perquisition pour aller voir le gang des « motards ». Je les soupçonne d'être à l'origine de l'attentat. Bien entendu Duval lui donne son accord :

— Les renforts viendront prendre le papier lorsqu'ils te rejoindront.

Sans attendre, Rosset se présente seul à l'entrée du squat. Des motos rutilantes luisent au soleil. Il n'est visiblement pas le bienvenu.

— Barrez-vous, on ne veut pas d'étrangers par ici !

— Commissaire Rosset, je viens effectuer une perquisition dans vos

locaux.

— On n'a rien fait ! Vous n'avez pas le droit !

— Si j'ai le droit, mes collègues vont bientôt commencer la perquisition

Un des gars qui semble le chef s'avance :
— De quoi est-on accusé ?

— Vous n'êtes pas accusé, nous venons vérifier que vous ne détenez pas d'armes.

— On n'a pas d'armes ici, on est un club de bikers.

— Très bien ; c'est ce qu'on va voir.

En entrant dans le squat, les policiers aperçoivent un fatras de carcasses de motos. Dans un coin, il y a des lits, des tables, une vague cuisine. Deux filles s'activent. Elles ont le même look que les garçons : bandanas et blousons de cuir. La perquisition ne va pas être facile. Deux heures plus tard, les policiers n'ont trouvé qu'un sachet d'herbe. Au regard goguenard du chef ; Rosset sent l'arnaque à plein nez. Des cuves sont disposées le long d'un mur. Il lui demande à quoi servent ces containers. Le chef lui répond que ce sont des fûts utilisés pour récupérer l'huile de vidange.

— Sondez-moi ces cuves.

Le sourire narquois du motard a disparu. Un des policiers sonde les cuves. Dans l'une d'elles, il remonte une boîte métallique emballée dans un sac étanche. En l'ouvrant, on découvre un superbe arsenal, des kalachnikovs, des revolvers et un très beau Manurhin !

— Embarquez-moi tout ce petit monde, on va s'expliquer au poste.

Au commissariat, Rosset a embarqué la totalité de la bande. Les filles sont les plus déchaînées, de véritables harpies ! Insultes, crachats, griffures au visage, tout y passe ! Les armes ont été envoyées directement au laboratoire, le Manurhin en priorité. Le contrôle des identités réserve de jolies surprises aux policiers. Sur la douzaine de prévenus, cinq sont connus des services de police. La plupart ont des casiers longs comme le bras, jugés pour des hold-up ou des casses de bijouteries. Deux ne se sont pas représentés lors d'une permission de sortie. Ils vivent officiellement de récupérations de métaux et retapent des motos pour les revendre.

Très rapidement, le labo a pu examiner le Manurhin et fait parvenir au commissaire les premières analyses :

Le revolver est bien l'arme qui a servi pour la tentative de meurtre sur le commissaire. Il n'y a aucune empreinte sur l'arme. Par contre,

on en retrouve sur les boîtes de munitions. Elles correspondent à celle du chef : Albert Gros.

— Monsieur Gros, je vous accuse de tentative de meurtre sur un fonctionnaire de la police nationale, vous encourez la réclusion criminelle à perpétuité. Il est grand temps de nous révéler l'identité du commanditaire de ce meurtre.

Le chef a perdu de sa superbe. La mine déconfite, il explique que celui qui l'a contacté est un nommé Franck.

— Il nous avait promis un beau paquet d'argent à la clé. Je lui avais demandé s'il avait les moyens de financer ce genre de travail. Il nous a répondu qu'il n'était pas seul et que ses associés avaient les moyens de payer ce contrat.

— Combien avez-vous touché dans cette affaire finalement ?

— Rien du tout, le paiement devait se faire en cas de réussite.

De leur côté, Lucas et Tavernier ont repris la surveillance de Franck Corbet. Ils le pistent du départ de son domicile à l'arrivée chez l'horticulteur. Ses habitudes n'ont pas changé. 8 h du matin au travail puis déjeuner au restaurant « le Chalet » Retour au bar vers 18 h arrivée chez lui 19 h. Tavernier étant connu dans le village, c'est Lucas qui s'est mêlé aux habitués de midi. Il a même mangé à la table à côté de la sienne. Rien de particulier à signaler.

Le lieutenant est resté dans la voiture banalisée. En allant satisfaire un besoin naturel, il passe nonchalamment près de la voiture de Corbet. Il n'y a rien d'anormal. Il s'éloigne tranquillement vers un arbre lorsqu'une voiture entre dans le parking. Un homme en sort prestement, ouvre le coffre de la voiture de Franck, sort deux cartons et repart. Tavernier a juste le temps de se retourner pour voir deux hommes dans une « Opel » grenat disparaître. Il se précipite vers son véhicule, mais ils ont eu largement le temps de prendre le large.

Lucas sort à ce moment du restaurant. Voyant la mine déconfite du gendarme, il lui demande des explications.

— Ils ont des complices. J'ai vu deux hommes prendre des cartons dans le coffre de la voiture de Corbet. C'est de cette façon qu'ils distribuent leurs colis. On s'est fixé sur le garçon, nous n'avons pas pensé à regarder autour de nous ! Le coffre c'est leur boîte à lettres ! Je n'ai pas eu le temps de relever le numéro d'immatriculation. C'est une « Opel corsa » couleur grenat.

— Avec un peu de chance, elle est peut-être immatriculée dans la région, nous allons rechercher cette voiture ! lui répond Lucas

En disant cela, Lucas lui redonne le moral. De retour à la

gendarmerie, ils épluchent le fichier des propriétaires de ce type de véhicule. Sur la liste qui sort de l'ordinateur, un nom attire leur regard : Pierre Hericaut.

Que vient faire un député européen dans une affaire de produits illicites ?

Rosset est immédiatement prévenu de la nouvelle. Il donne l'ordre d'identifier le conducteur et de voir les liens qui le rattachent au député. Le dossier devenant d'un coup très sensible, le procureur en est informé.

Ce dernier leur donne très rapidement le feu vert pour aller enquêter à la clinique. Dès leur arrivée, ils aperçoivent « l'Opel » garée sur le parking. Lucas se dirige vers l'accueil et demande à voir madame Bauer ou son époux. Tavernier de son côté ouvre les portes de la voiture. Rien de spécial à l'intérieur ni dans le coffre.

Madame Bauer est surprise de la visite des policiers.

— Nous avons une réquisition du procureur de la République pour enquêter sur le conducteur de ce véhicule. Pouvez-vous nous dire qui utilise cette automobile ?

— C'est mon fils Louis, qu'a-t-il fait ?

— Nous ne pouvons rien vous dire pour l'instant, nous aimerions le voir et perquisitionner sa chambre.

— Je vais l'appeler, il est arrivé.

— Ne prenez pas cette peine, on va aller le voir.

La porte de la chambre est grande ouverte, il a certainement vu par la fenêtre l'arrivée de la police et n'a pas attendu pour prendre la poudre d'escampette.

Sur le lit, on voit l'un des cartons pris dans la voiture de Franck Corbet.

La chambre est assez spacieuse pour une chambre de bonne. Sous les pas des policiers grince un splendide plancher en bois. Dans un des angles, le sol est un peu plus clair, ce qui attire l'œil de Lucas. Avec son couteau, il soulève une des lattes de bois et en extirpe des liasses de billets enveloppés dans des sacs de congélation. Il y en a bien pour 30 000 euros. Le produit des ventes. Dans le carton, il y a des comprimés blancs, certainement des drogues festives.

Le lieutenant s'adresse à Madame Bauer :

— Madame, si vous rentrez en contact avec votre fils, dites-lui bien de venir s'expliquer à la gendarmerie. Nous allons établir un mandat d'amener à son encontre.

La mère est abasourdie, elle ne s'attendait pas à cette situation.

— Je me demande ce qui lui est passé par la tête ! Il n'a pas besoin d'argent, nous lui en donnons assez pour ses études. Qui a pu l'entraîner dans ce genre d'affaires !

— Madame, connaissez-vous des personnes de son entourage qui auraient pu l'influencer ?

— Je ne connais pas ses amis de fac et ici, il connaît Franck Corbet avec qui il a joué étant gamin. J'ai appris que ce dernier avait trempé dans de mauvaises affaires, mais je sais qu'il travaille désormais honnêtement. De plus ils se voient rarement, Louis restant à la fac. Il ne rentre que le week-end.

Lucas et Tavernier se posent une nouvelle question, qui a pu prendre le deuxième carton ? Est-ce quelqu'un de l'établissement ou s'est-il arrêté en chemin pour livrer le deuxième colis ?

La traque

Rosset a réuni ses troupes.

— Nous avons bien avancé dans cette affaire. Je suis persuadé que nous allons retrouver très vite Louis Hericaut. Il est seul, sans argent, il lui faudra demander de l'aide. Il fera appel à ses acolytes, cela nous permettra de faire un bon coup de filet lorsqu'ils viendront à la rescousse. Il faut savoir qui est le deuxième individu qui s'est emparé du dernier carton. En vous voyant arriver sur le parking, il a dû cacher les produits dopants en attendant un moment plus propice pour les écouler.

Tavernier prend la parole :

— Un de mes amis douaniers possède un chien spécialisé dans la recherche des produits stupéfiants, il peut venir nous aider.

— Je vous donne le feu vert, mais surtout ne touchez pas à la drogue, laissez au complice le soin de venir la récupérer. Nous serons là pour l'accueillir !

Nous savons qu'Alban Feuillant est le concepteur des produits, Franck Corbet le facteur et Louis Hericaut l'un des distributeurs. Il nous faut débusquer le dernier. Ce que nous ignorons : qui est l'assassin de Forestier et qui était prêt à financer mon assassinat ?

Soudain, un des inspecteurs s'exclame :

— Nous avons géolocalisé le portable de Louis Hericaut ! Il se cache dans la propriété !

Rosset sourit.

— Nous savons donc où il se cache, il doit se trouver dans le laboratoire souterrain. Nos deux gendarmes avaient sonorisé la pièce ? Renseignez-vous, le système doit toujours être en état de marche.

Pendant ce temps, Tavernier est arrivé à la clinique avec le chien et a attendu le départ du personnel pour commencer sa recherche. Il lui fait renifler l'échantillon qui avait été saisi lors de la visite de Damien et de Marie. Sans hésiter, il prend la direction de la sortie et se dirige vers un petit oratoire se trouvant en face de la porte. Il s'agit de la chapelle du « bon remède ». En permanence, une bougie brûle à l'intérieur. Des fidèles viennent prier pour la guérison de leurs proches. Le chien gratte sur le côté du socle de la statue de la Vierge Marie. Gilles écarte délicatement un des montants, la drogue y est

encore. Personne n'est encore venu la chercher.

— Nous allons mettre un de mes gendarmes en planque, il ne faut pas qu'il nous échappe.

Un peu plus tard dans la soirée, Tavernier se présente au domicile de la famille Bauer. Cette dernière est très inquiète.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de mon fils, il ne répond pas, je ne voudrais pas qu'il fasse des bêtises !

— Ne vous inquiétez pas, il ne doit pas être très loin. Il est à pied. Il doit se cacher dans la région, nous allons le retrouver.

— J'ai prévenu mon mari. Il m'a dit qu'il en avait parlé au préfet.

— La police et la gendarmerie sont alertées. Nous avons son signalement, tout est mis en œuvre pour le retrouver. En attendant, nous continuons l'enquête. Nous pensons qu'un des membres du personnel est un complice de votre fils. Nous cherchons quelqu'un qui connaît bien le monde sportif et qui serait susceptible de leur vendre des produits dopants.

— Mon fils Louis ne fréquente pas les membres du personnel à ma connaissance. Ceux qui connaissent le mieux le milieu sportif sont les kinésithérapeutes. Deux sont salariés de clubs professionnels. Richard s'occupe de cyclistes professionnels, Guy d'un club de rugby.

Au commissariat, Rosset a eu des nouvelles de Louis Héricaut par la gendarmerie. Le système d'écoute fonctionne très bien. Ils ont pu enregistrer les coups de téléphone qu'il a passé.

— Allo Franck ! C'est Louis, j'ai manqué me faire prendre par les flics, ils ont dû me pister !

— Où es-tu ?

— Je suis planqué dans le labo, ils ne connaissent pas la cachette. Viens me voir et préviens les autres pour savoir ce que je dois faire.

— Il ne fallait pas me téléphoner ! C'est super dangereux, ils peuvent te repérer grâce à leur système d'écoute. Je vais venir d'apporter de quoi boire et manger, mais surtout coupe ton portable. Je m'occupe de prévenir les autres.

À la suite de cette conversation, Rosset décide de mettre sous surveillance étroite le laboratoire sous-terrain. Le vigile devra être informé de la présence policière et continuera de faire ses rondes comme d'habitude. Il demande à Lucas et Tavernier de poursuivre la piste des kinésithérapeutes ; l'un des deux est certainement le dernier complice.

Sans attendre, les deux policiers rendent visite au président du club de rugby.

Ce dernier n'est pas surpris de leur visite.

— Vous êtes venus pour cette histoire de dopage ? Je croyais l'affaire résolue !

— Effectivement, nous venons pour des précisions

Les policiers n'en demandaient pas tant ! Ils sont surpris par les révélations du président. Ce dernier continue ses explications :

— Cette histoire a éclaboussé le club et les joueurs. Trépier, le joueur incriminé a été radié pour deux ans, c'est un ancien joueur de haut niveau qui a signé chez nous pour sa fin de carrière. Il a succombé au dopage, pensant qu'il n'allait plus être à la hauteur. Néanmoins, nous l'avons gardé au club comme éducateur en accord avec les instances fédérales. C'est un geste qui pourra diminuer sa peine. C'est un brave garçon un peu simple, il a joué franc jeu avec nous à la suite de cette affaire.

— Ce qui nous amène n'est pas cet homme, mais le fournisseur des produits illicites.

— Le plus simple est de le lui demander. Il est actuellement au club.

Ils ressortent du bureau pour rejoindre un local rempli de maillots et de ballons.

Trépier est un garçon franc et spontané. Il ne se cache pas des faits qui lui ont été incriminés.

— En effet, j'ai fait l'imbécile. J'avais peur de n'être pas à la hauteur. J'en paye aujourd'hui les conséquences.

— Connaissez-vous celui qui vous a fourni les produits ?

— Dans le vestiaire, ça parle beaucoup. J'avais demandé au kiné s'il connaissait certains produits pouvant m'aider passagèrement à m'améliorer. Il m'a dit qu'il allait se renseigner. Quelques jours plus tard, j'ai reçu un coup de fil d'un certain « Milo » qui me proposait des produits dopants.

— Comment était-il ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, je mettais l'argent dans une enveloppe que je laissais dans le coffre de ma voiture. J'allais boire un coup dans un bar, quelques instants plus tard, les produits étaient à l'intérieur.

— Vous n'avez jamais été tenté de savoir qui il était ?

— C'était dans nos conventions, si je cherchais à le reconnaître, il arrêtait immédiatement les produits. Je n'avais pas l'intention de faire quoique ce soit, mes résultats sportifs s'étant largement améliorés.

— En avez-vous reparlé au kiné ?

— Il a été très évasif. Il m'a dit qu'on lui avait donné un numéro de téléphone et qu'il avait laissé mes coordonnées. Il ne voulait plus en parler, car il risquait sa place. Il l'avait fait pour me rendre service.

— Avez-vous toujours les coordonnées téléphoniques de « Milo » ?

— Oui, je dois toujours les avoir.

— Si vous le voulez bien, voilà ce que nous allons faire :
Vous allez l'appeler et lui demander des produits pour un de vos copains. Le copain en question sera mon collègue. Nous allons vous donner un numéro et vous lui transmettrez. Votre copain s'appelle Gilles et pratique l'haltérophilie. Il fréquente la même salle de fitness que vous.

Trépier pianote sur son téléphone le numéro de Milo.

— Allo ! C'est Trepier à l'appareil. J'ai un ami qui voudrait les mêmes produits que vous m'avez fait parvenir. C'est un haltérophile, son nom est Gilles. Je vous envoie son numéro par SMS.
Il est toujours sur répondeur. En général, la réponse se fait sous 24 h.

Les deux policiers remercient le rugbyman pour sa coopération. Ils n'ont plus qu'à attendre une réponse.

Pendant ce temps, l'activité autour du labo n'a pas baissé. Franck Corbet est venu apporter des vivres au jeune Louis et le rassurer.

— Ne t'en fais pas, j'ai téléphoné à Alban, il ne va pas tarder. Nous verrons ensemble les dispositions que nous devrons prendre.

Quelques heures plus tard, Alban Feuillant arrive au labo.

— Salut Louis, comment les flics sont-ils remontés jusqu'à toi ?

— Je pense qu'ils surveillaient Franck et m'ont vu prendre les cartons dans le coffre

— Franck, savais-tu que tu étais surveillé ?

— Non, mon patron m'avait dit qu'un gendarme passait de temps en temps au boulot. Mais ce n'était pas que pour moi. Il lui demandait de mes nouvelles, mais sans plus.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris de vous attaquer au vieux puis à la police ? demande Alban.

— C'est « Milo » qui a tout décidé ! Il pensait que Tavernier devenait trop curieux. Il s'est avéré que cela n'avait rien à voir avec nous, mais comme il nous avait vus, il a décidé de le supprimer en faisant croire à un accident cardiaque.

— Et pourquoi le commissaire ?

— Il voulait également faire croire à un accident vasculaire pour retarder l'enquête.

— C'est une belle connerie ! Comment se fait-il que ni moi ni Alban, nous connaissions ce type ? s'exclame Louis.

— Il a estimé que c'est lui qui courrait le plus de risques. L'idée d'établir des cloisons entre nous serait un plus pour notre sécurité.

— Écoute ! Nous voulons le connaître et s'il refuse, tu ne le fournis plus en produits. Nous voudrions des explications sur la mort du vieux et sur la tentative de meurtre sur le commissaire ! C'est lui qui nous a attiré les foudres de la police !

— Je vais l'appeler et lui demander de passer ce soir au labo.

— Appelle-le tout de suite devant nous ! Et donne-lui rendez-vous.

Immédiatement, Franck Corbet l'appelle et lui laisse un message :

— Salut « Milo » nous avons des problèmes, les deux autres voudraient te rencontrer pour savoir ce que l'on peut faire. On se donne rendez-vous à l'endroit habituel.

Demain, nous en saurons plus. Nous nous retrouverons tous ici.

Le soir même, « Milo » rappelle.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? De quel droit veulent-ils me rencontrer ! Ce n'est pas le moment de se voir. J'ai vu les flics suivre le jeune Louis. Si tu veux me voir, rejoins-moi vers l'oratoire près de la clinique. J'ai une commande et j'ai planqué les produits là-bas. Rendez-vous à 21 h.

Le téléphone de Gilles Tavernier se met à sonner. Il a à peine le temps de dire allo que son interlocuteur parle :

— Bonjour, « Milo » à l'appareil. La commande s'élève à 1000 euros. Vous en avez pour trois mois. Si vous êtes d'accord, envoyez-moi en message : OK et le numéro d'immatriculation de votre voiture. Laissez votre véhicule sur le parking en face de la salle de fitness, le coffre ouvert. Glissez l'argent dans une enveloppe. En retour vous aurez les produits. Rendez-vous demain Midi.

Puis il raccroche.

Milo

Lucas et Tavernier se sont cachés vers la petite chapelle et attendent l'arrivée de « Milo ». Il faut qu'ils redoublent de prudence. Visiblement c'est un malin, de plus, il est dangereux. Il n'a pas hésité à supprimer Forestier puis à s'attaquer au commissaire. Rosset les a informés de la situation à l'intérieur du laboratoire.

Les heures s'égrènent lentement. Ils voient sortir le personnel puis les grilles se ferment. Les lumières de la conciergerie s'allument. Vers 21 h, les portes de la clinique grincent, c'est Franck Corbet qui se dirige vers l'oratoire. Lucas et Gilles sont surpris, « Milo » et Corbet seraient-ils une seule et même personne ?

Il ne cherche pas à prendre la drogue à l'intérieur. Il attend quelqu'un !

Effectivement, une voiture s'approche. Une portière claque.

— Salut « Milo », s'exclame Franck, comme convenu, je suis venu te parler de nos problèmes.

Une voix sèche et cassante lui répond :

— Ce ne sont pas mes problèmes, ce sont les vôtres. Je t'ai dit ce que j'en pensais. Moins, on se voit, plus nous sommes en sécurité. Laisse-moi passer, je suis venu chercher les produits que j'ai planqués dans l'oratoire.

Ils entendent la grille de la chapelle grincer et quelques minutes plus tard il en ressort les mains pleines.

— « Milo », j'insiste, ils veulent te voir et te connaître. C'est compréhensible, nous sommes une équipe, nous devons travailler ensemble. Ils veulent que tu leur expliques tes faits et gestes. Je suis le seul à te connaître, ce n'est pas bien normal !

— Puisque tu insistes, attends une minute.

« Milo » se dirige vers sa voiture. On l'entend ouvrir un vide-poche et en ressort prestement.

— Viens voir Franck, je vais te montrer quelque chose.

On entend la voix tremblante de Corbet :

— Que veux-tu me faire voir ?

— Ça !

Un cri strident retentit.

— Non « Milo » !

Les deux policiers entendent des pas précipités puis une lutte entre les deux hommes. Ils décident d'intervenir. Non sans mal, ils les séparent. L'un tient dans sa main une seringue.

— Lâche cette seringue et lève les mains ! s'écrie Lucas, le menaçant avec son arme.

Tavernier est auprès de Corbet, il est sonné, mais il n'a rien. « Milo » n'a pas eu le temps de le piquer. En levant les yeux vers l'agresseur, il reconnaît Guy, un des kinésithérapeutes qu'il a croisés au cours de sa rééducation. Guy et « Milo » n'étaient qu'un seul homme.

Au commissariat, Rosset commence les auditions des différents suspects. Quelques éclaircissements s'imposent, en particulier l'attitude très agressive de Guy. Il commence par lui.

— Déclinez-moi vos nom et prénom, et votre profession s'il vous plaît.

— Guy Mollies, né le 19 octobre 76 à Chambéry. Kinésithérapeute.

En voulant vérifier ces informations sur le fichier informatique de la police, il s'avère que Guy Mollies, né le 19 octobre 1976 à Chambéry, est décédé le 20 août 2000.

— Monsieur Mollies, qui êtes-vous ? Nous venons de perquisitionner chez vous, et nous avons trouvé une vieille photo de votre promotion à l'école de kiné. Vous avez pour voisin une personne qui vous ressemble terriblement. Ce qui vous différencie c'est la couleur de vos cheveux. L'un est châtain, l'autre brun.

De plus, sur le même fichier informatique nous voyons qu'un certain Eric Mollies est recherché pour trafic de stupéfiants et a disparu. Nous avons son signalement. Né le 19 octobre 76 à Chambéry. Sur sa fiche, il est précisé que ses cheveux sont bruns. Comme vous.

Un grand silence s'installe. Puis après un grand soupir, Mollies s'exprime :

— C'était mon frère jumeau. Nous avons fait nos études ensemble. Il travaillait comme kiné libéral dans cette ville. Au cours d'un déplacement, il est décédé au cours d'un accident de la route. De mon côté, je vendais des produits dopants à de nombreux sportifs. Lorsque l'un d'eux m'a dénoncé pour minimiser sa peine, je me suis enfui. J'ai usurpé l'identité de mon frère. Avec son diplôme, j'ai trouvé du travail

dans cette clinique.

— La seconde question qui me vient : Comment avez-vous été amené à rencontrer Forestier et pourquoi l'avez-vous éliminé ?

— Ma rencontre avec Forestier a été un pur hasard. Je me trouvais à l'accueil de la clinique. L'hôtesse s'étant absentée quelques minutes, elle m'avait demandé de la remplacer. C'est donc moi qui ai reçu l'appel de Forestier. Il voulait parler à un responsable de l'établissement. Je lui ai demandé pourquoi. Sa réponse a été vague et confuse. Intrigué, je lui ai dit que j'étais l'un des responsables. C'est à ce moment qu'il m'a parlé de laboratoire et d'expériences. J'ai compris qu'il avait appris quelque chose nous concernant. Je lui ai proposé de le rencontrer pour en discuter. Il a accepté. Je m'y suis rendu avec Franck le faisant passer pour mon secrétaire. Lorsque je me suis présenté, il m'a dévisagé puis il a sursauté en entendant mon nom. J'ai compris immédiatement qu'il avait connu mon frère qui avait dû lui donner des soins. Nous l'avons accompagné jusqu'à son bureau. Je lui ai demandé de bien vouloir nous parler de ses soupçons, mais il nous a dit qu'il s'était trompé, qu'il regrettait de nous avoir fait venir. Il serrait nerveusement un dossier devant lui. J'ai décidé de le supprimer, car j'ai eu peur qu'il dévoile ma vraie identité. Je me suis levé d'un bond et j'ai demandé à Franck de l'immobiliser. Pour faire croire à un accident cardiaque, j'ai réussi à le piquer dans une carotide. J'ai subtilisé le dossier et nous sommes partis. En feuilletant ces documents, j'ai vu que cela n'avait rien à voir avec notre activité. Les papiers parlaient d'expériences humaines réalisées par un médecin nazi. Pour justifier mon geste, j'ai dit à Franck que les papiers nous compromettaient.

— Et pourquoi avez-vous essayé de me supprimer ?

— Dans le dossier figurait votre nom. Quand j'ai su que vous occupiez de l'enquête, ma décision a été de vous éliminer. Votre successeur n'aurait pas pu établir vos liens avec Forestier. Après l'échec pitoyable des motards, j'ai voulu m'en occuper personnellement.

Puis c'est au tour de Franck.

— Franck Corbet, vous êtes complice d'un meurtre sur la personne de Monsieur Forestier et de l'attaque d'un officier de police. Expliquez-vous sur ces faits qui vous sont reprochés.

— Je ne voulais pas tuer Forestier ! Lorsque Guy m'a demandé de l'immobiliser, j'ai cru que c'était pour l'attacher et lui prendre le dossier. Il m'a dit ensuite que son élimination était obligatoire. Son dossier nous compromettait et il pouvait nous reconnaître. J'avais

peur, j'étais affolé. Je n'ai rien dit. Quant à votre agression, je n'ai fait que transmettre les ordres de Milo.

— Expliquez-nous comment vous avez mis en place votre réseau.

— Quelques années auparavant, Louis avait reçu en cadeau un détecteur de métaux. En jouant, nous avons découvert cet abri antiaérien. Plus tard, je l'ai utilisé pour planquer de l'herbe. J'ai connu Alban quand il venait visiter la clinique. Nous nous sommes bien entendus. Il connaissait mon parcours et mes ennuis judiciaires. Un jour, je lui ai montré l'abri et il a eu immédiatement l'idée d'en faire un laboratoire. Je ne savais pas qu'il avait une formation de préparateur en pharmacie. Dans un premier temps, il a fabriqué des produits analogues à l'ectasie. Louis s'occupait de les distribuer lors des fêtes à la fac. Cela se vendait comme des petits pains. Puis, Alban a eu l'idée de passer aux produits dopants. Il m'a demandé si je connaissais quelqu'un susceptible de les vendre. Je fréquentais Guy, lui aussi, connaissait ma vie. Je lui ai dit que je pouvais distribuer des produits dopants. Il m'a dit que c'était d'accord à la condition qu'ils ne le connaissent que sous le surnom de « Milo ». C'est ainsi que le réseau s'est mis en place.

Lorsque ce fut au tour d'Alban Feuillant, ce dernier essaya de minimiser son rôle dans cette affaire. Il restait néanmoins le chimiste du réseau. Rosset a eu envie de lui révéler qu'il avait dû avoir les mêmes gênes que son grand-père, mais il s'en est abstenu. Sans lui rien n'aurait pu se réaliser. Quant à Louis, il fut inculpé comme dealer.

Albert Gros, le leader des motards fut inculpé pour tentative de meurtre sur un officier de police en exercice. Cet homme n'est pas près de faire de la moto ! Il n'a jamais voulu dire qui était le complice qui pilotait l'engin.

Épilogue

Dans le bureau du commissaire, l'équipe avec les gendarmes est au grand complet. Rosset remercie tous les protagonistes de cette histoire. D'ossements datant de la dernière guerre, ils en sont arrivés à démanteler un trafic de stupéfiants. Le commissaire referme le dossier avec satisfaction. Le soir est tombé, il se lève, prend son manteau et décide de rentrer à pied chez lui. D'un coup, il se sent seul. Tout le monde est parti. Il n'a pas vu Gabrielle qui s'est occupée d'organiser cette petite réception. Il n'a pas osé l'attendre. Les deux mains dans les poches, il rentre chez lui. Soudain, il sent une main se glisser dans sa poche et entend une petite voix lui dire :

— Alors, Vladimir, on s'esquive pour ne pas me payer le restaurant ?

Découvrez plus de Ebooks !

Imprimé en Allemagne
Achevé d'imprimer en mars 2024
Dépôt légal : mars 2024

Pour

Le Lys Bleu Éditions
40, rue du Louvre
75001 Paris